

r. p. de chine

une école secondaire à toit de chaume

Après avoir visité une centrale hydraulique moderne, construite dans les montagnes abruptes du Kiangsi du Sud, nous avons demandé à aller voir l'école secondaire qu'elle a établie à 5 km de là.

Nous traversons une forêt puis une vallée, pour déboucher sur des champs étagés sur des versants. Sur une pente douce, une maison à deux pièces couverte de chaume abrite l'école, composée d'un ouvrier venu de la centrale, d'un professeur et d'une cinquantaine d'élèves. On nous accueille chaleureusement et on nous fait entrer. Des deux côtés se trouvent deux rangées de lits superposés, au milieu, un tableau noir et des pupitres, et dans un coin, une grande armoire, le « magasin » de l'école. Equipement bien rudimentaire, en comparaison de celui de la centrale moderne dont dépend l'école.

Le maître ouvrier nous rappelle l'histoire de l'école.

Pendant l'hiver 1969, la direction de la centrale décida de créer une école secondaire pour les enfants des ouvriers et employés, et désigna, comme responsable de l'exécution de cette tâche, un ouvrier vétérinaire. « On n'a qu'à l'installer à notre porte, il y a là des locaux tout prêts », proposèrent certains. Le vieil ouvrier, lui, était d'avis d'emmenner le professeur et les élèves de la future école dans la vallée pour y bâtir une maison à toit de chaume. Intrigués, certains élèves demandèrent : « Pourquoi habiter sous le chaume, alors qu'en faisant quelques tours de plus la génératrice de la centrale pourrait couvrir toutes les dépenses de la construction de notre école ? » L'ouvrier répliqua : « En comptant sur eux-mêmes, les jeunes peuvent s'éduquer idéologiquement. Ils ne gagnent rien à

ce qu'on dépense trop d'argent pour eux ». Fort de l'appui des responsables de la centrale, du professeur et des élèves, il amena ici ces derniers pour ouvrir la montagne et aménager des champs. On coupait soi-même le bois d'œuvre, on étudiait tout en travaillant. Maintenant, tous les champs sont couverts de cultures verdoyantes, l'école construite, et la conscience politique du professeur et des élèves s'est élevée.

Le maître ouvrier nous emmena voir les champs de l'école. Sur plus de vingt mou, ce ne sont que piments poussant à hauteur de ceinture, mais en pleine floraison, courges et potirons, légumes verts de toutes sortes. Dans une cabane située sur une pente, pics, faucilles, palanches et paniers sont placés en bon ordre sur des étagères. Un doux murmure nous attire vers un ruisseau au pied d'un versant. Le courant fait tourner lentement une roue de bois entraînant une longue corde qui va jusqu'à l'école. « C'est, explique le maître ouvrier, un « malaxeur automatique » inventé par les élèves qui l'utilisent dans les heures de loisir pour produire un insecticide. Auparavant, ils devaient agiter à la main, bouteille par bouteille, une solution chimique, ce qui demandait beaucoup de temps. Maintenant, cette opération manuelle a été pour ainsi dire « automatisée ». »

Nous remontons le versant et bientôt nous nous trouvons devant une petite station électrique. Un courant d'eau amené par une conduite en caoutchouc vient frapper violemment les ailes d'une turbine qui fait marcher un petit générateur d'une puissance de 1 kW. Assis sur des rochers au bord de l'eau, nous écoutons le maître ouvrier parler de la construction de cette petite centrale.

« Certains, dit-il, avaient prétendu que, pour nous éclairer à l'électricité, il nous suffirait de brancher une ligne sur le réseau de la grande centrale. Mais nous n'étions pas de cet avis. Nous avons décidé de produire nous-mêmes le courant. Utilisant la ferraille et des fils électriques mis au rebut par l'usine, nous avons aidé les élèves à installer leur propre station, tout en leur apprenant des connaissances fondamentales sur l'électricité. Maintenant, nos élèves savent non seulement produire de l'électricité ou installer une ligne électrique et des lampes, mais encore réparer des haut-parleurs et des téléphones ».

Et il poursuivit, tout content : « Encouragés par leurs premiers succès, les élèves se préparent à construire une station électrique de plus grande envergure. Certains d'entre eux veulent aller encore plus loin : ils projettent de fabriquer une pompe à turbine en bois et d'étudier la production de l'électricité avec un courant peu rapide et à faible débit. Naturellement, nous appuyons leurs projets, nous les encourageons à en concevoir de nouveaux et à apprendre en passant à leur réalisation ».

Au coucher du soleil, nous revenons du ruisseau, assiégés de mille pensées. Nous nous appuyons alors l'enseignement du président Mao : « L'éducation doit être au service de la politique du prolétariat et être combinée avec le travail productif ». Fidèle à la ligne révolutionnaire du président Mao en matière d'éducation, la classe ouvrière, tout en aidant la jeune génération à s'instruire dans la pratique, lui insuffle l'esprit révolutionnaire de la classe et lui transmet ses traditions révolutionnaires.

(in La Chine en construction, 1971)

Cuba une école moderne en pleine campagne

36

Une école secondaire d'un nouveau genre a ouvert ses portes dans la région de culture de la banane, à Artemisa.

Seconde du genre quant à la conception de « l'école installée à la campagne », elle est la première à avoir été construite sur la base des plans « Giron ».

En effet, la pédagogie révolutionnaire réclamait une conception architecturale adaptée à ses besoins et cette école est un premier essai dans ce sens.

Un groupe d'architectes et de techniciens de l'Institut des Projets du Secteur de la Construction s'est penché sur ce problème et a proposé comme solution ce genre de construction presque entièrement préfabriquée. Les éléments étant assemblés à l'aide de grues, le montage réclame un minimum de temps et de main-d'œuvre.

Autre avantage du projet, l'édifice repose sur des piliers dont les dimensions peuvent être adaptées aux accidents du terrain, ce qui évite des excavations coûteuses.

Les caractéristiques de l'école

C'est à la Brigade de Construction d'Ecoles Secondaires de La Havane que nous devons la réalisation de cette première école ultra-moderne qui répond aux directives du commandant Fidel Castro concernant l'enseignement secondaire.

Le centre comprend un bâtiment de trois étages pour les salles de classe, deux édifices — également de trois étages — pour les dortoirs et un vaste local re-

groupant le réfectoire, la cuisine, l'économat et les chambres froides.

Une quarantaine de professeurs assureront la formation des 500 élèves (250 garçons et 250 filles) sélectionnés dans plusieurs écoles de la région d'Artemisa.

Les installations comprennent des salles de classe spacieuses, des laboratoires et des ateliers d'études. Les professeurs sont logés dans des chambres individuelles et les élèves dans des dortoirs. Mentionnons également les salles de séjour, de récréation et de repos, une cafeteria, des salons de coiffure pour hommes et pour dames, une infirmerie avec salle pour les malades et cabinet de consultation, enfin, une salle de réunion.

Des terrains de base-ball, de basket, de volley-ball et d'athlétisme ont été aménagés, ainsi que des espaces verts.

Innovations dans les programmes d'études

Cette école sera un véritable laboratoire expérimental pour la pédagogie révolutionnaire. Les expériences qui y seront faites serviront de modèle pour les futurs centres et permettront de concrétiser une idée audacieuse.

Par exemple, parallèlement à leurs études, les élèves travaillent dans les bananeraies qui s'étendent autour de l'école, de façon à les habituer à lier la théorie et la pratique.

Jusqu'à maintenant, seule l'école secondaire du Plan Santa Amelia avait adopté ce principe: tout

en développant chez les jeunes le maximum d'aptitudes, on leur apprend à connaître à fond les machines agricoles.

Enseignement des langues

L'anglais est enseigné dès la sixième, selon des méthodes audiovisuelles et en insistant surtout sur la pratique orale. A la fin de la quatrième, les élèves peuvent s'exprimer couramment.

Pour les matières scientifiques, des modifications ont été apportées au programme traditionnel de façon à l'adapter à la pratique; les élèves acquièrent ainsi des connaissances directement liées au travail qu'ils réalisent dans les plantations.

Les principes de physique, de chimie, de biologie et de mathématiques trouvent immédiatement leur application dans l'étude des machines agricoles, de la composition des sols, de la lutte contre les insectes, de l'utilisation des engrais, etc.

Cette nouvelle façon d'apprendre à la fois dans les livres et dans la vie pratique favorise de meilleures habitudes d'étude et permet d'utiliser des méthodes pédagogiques plus vivantes pour assurer une formation intégrale de nos jeunes.

Moniteurs et cercles d'études

Le système des élèves-moniteurs est appliqué ici systématiquement, en mettant l'accent sur une préparation solide.

Les cercles d'études sont destinés à intéresser les élèves à tout ce

qui concerne le plan agricole auquel ils participent ou à tout autre domaine de la connaissance.

Les méthodes audio-visuelles sont largement utilisées et des cours télévisés sont donnés dans toutes les classes. Ils contribueront, comme c'est le cas partout où ils sont déjà organisés, à améliorer la qualité de l'enseignement.

Le système des moniteurs permet entre autres de trouver de nouveaux moyens d'évaluation des connaissances des élèves, de sorte que les examens traditionnels pourront être progressivement supprimés.

La pratique des sports tient une place importante dans le programme d'études. Par ailleurs, les meilleurs athlètes viendront à l'école faire des démonstrations et les élèves pourront visiter des centres sportifs et assister aux rencontres sportives nationales et

internationales organisées par l'Institut National des Sports, de l'Education Physique et des Loisirs.

Quant aux activités culturelles et récréatives, elles sont nombreuses et variées, afin de stimuler l'esprit créateur de ces jeunes et de les habituer à utiliser intelligemment leurs loisirs.

Mobilier scolaire

L'école d'Artemisa offre une autre innovation dans la conception du mobilier scolaire. Les pupitres traditionnels ont été abandonnés au profit de tables plus légères et plus mobiles.

L'industrie du meuble a fourni là un produit qui prouve un grand souci d'esthétique, sans que le côté fonctionnel en soit pour autant négligé.

Une école de l'avenir

Une dizaine d'écoles de ce genre seront construites en différents points de ce vaste plan de culture de la banane qui s'étend sur plus de 5.000 hectares.

On prévoit un système similaire pour les nombreux plans agricoles du pays. La construction d'une dizaine de ces écoles est déjà envisagée dans différentes régions.

Il est évident qu'un projet de ce genre est ambitieux et les ressources qu'il réclame sont considérables puisque nous aspirons à avoir dans tout le pays des écoles secondaires répondant à notre conception de la pédagogie révolutionnaire.

Le but à atteindre en vaut la peine.

Un premier pas a été fait avec le centre d'Artemisa, cette école de l'avenir qui est déjà une réalité.

Publié dans le journal « Granma »
le 29-4-70.

la main et le cerveau ouvriers - étudiants et étudiants - ouvriers en Albanie

Mon enquête sur l'industrie albanaise s'ouvre, en 1969, par la visite d'une entreprise qui produit des pièces de rechange pour le matériel agricole: l'usine Le Tracteur.

Dès mon arrivée, je suis reçu par un groupe de camarades qui m'expriment les regrets d'un absent: le secrétaire du syndicat ne pourra pas venir, il suit des cours à l'Université.

Habitué, comme tout Français, à la division du travail intellectuel et du travail manuel, je m'étonne: « Qu'est-ce qu'un ouvrier peut bien faire à l'Université? »

Il y poursuit la formation professionnelle continue qui permet à un manoeuvre de devenir, en quelques années, ingénieur en chef ou directeur d'entreprise.

Notre secrétaire de syndicat, par exemple, a suivi des cours techniques et secondaires à l'usine. Il finit maintenant la première année de faculté des Sciences. Il va donc recevoir, dans un peu plus de deux ans, le titre de licencié et devenir ingénieur en mécanique.

Il suit actuellement à Tirana des cours de mathématiques et de physique. Mais il reçoit à l'intérieur de l'entreprise tout le reste de sa formation. Cette méthode lui permet de continuer ses études, en restant à l'usine.

Ainsi, entré au Tracteur avec une instruction primaire, il a pu, sans abandonner l'usine, sans quitter la classe ouvrière, arriver à l'équivalent albanais du baccalauréat mathématiques-technique. Il va faire trois années d'enseignement supérieur et prendre, en fin de compte, ses fonctions d'ingé-

nieur, sans avoir à aucun moment rompu avec un milieu prolétarien.

Il n'a été désigné ni par la direction, ni par de mystérieux psychologues qui lui auraient posé des questions bizarres. Il a été élu par ses camarades de travail. Les assemblées d'ouvriers ne peuvent pas savoir si le camarade choisi détient le meilleur « facteur G » comme disent les spécialistes américains, ou la plus forte intelligence générale, pour parler plus simplement. Mais ils ne se trompent guère quand il faut désigner un copain capable d'acquérir une formation mathématique et physique sans perdre le contact avec la vie quotidienne de l'usine.

Notre secrétaire syndical obtiendra sa licence en trois ans. Il en faut cinq à tel étudiant sorti d'une école secondaire. Pourtant, tous deux acquièrent les mêmes connaissances.

En effet, ce responsable ouvrier du Tracteur n'est pas entré directement à la Faculté. Un ouvrier n'arrive pas d'un seul coup à la formation de cadre supérieur. Il lui a fallu suivre plusieurs enseignements préalables, devenir d'abord ouvrier qualifié, puis acquérir le niveau de technicien. A chaque étape, il peut donc prendre appui sur une pratique déjà accumulée.

En outre, certaines notions scientifiques sont déjà connues — ou à tout le moins approchées par la pratique — sur la base d'une expérience acquise à l'intérieur de l'entreprise. Par exemple, pour régler certaines machines, dites universelles, un ouvrier utilise des croquis tracés sur papier millimétré.

Il suffit de lui faciliter la prise de conscience intellectuelle de son activité professionnelle pour qu'il bénéficie de cette formation en mathématiques. Il en va de même en ce qui concerne la résistance des matériaux, la technologie des métaux ou de la machine.

Des cours complémentaires lui permettront d'acquérir rapidement l'information qui pouvait lui faire défaut.

Cette méthode d'enseignement fait penser à la « pédagogie en arche »⁽¹⁾ qui va d'une expérience pratique très particulière, d'un geste de travail, à une idée qui s'en dégage et qui l'éclaire. Encore faut-il chercher à former des ingénieurs sans les couper du monde ouvrier. Sur ce point, la politique albanaise diffère radicalement de celle des entreprises françaises.

Avant d'accéder à la licence, il faut atteindre le niveau du baccalauréat. A l'intérieur même de l'usine fonctionne une école technique secondaire avec trois branches: fonderie, métallurgie et mécanique. Pour atteindre ce niveau, il faut quatre ans à ceux des ouvriers qui ont été huit ans en classe, et deux ans à ceux qui ont fait douze ans d'école.

La majorité des travailleurs du Tracteur suit l'un des vingt-deux cours différents qui forment vingt-deux types différents d'ouvriers

(1) La pédagogie en « arche » retrouve le schéma développé par Mao Tsé-toung dans « A propos de la pratique ». Mais les psychologues qui ont élaboré cette méthode l'ignorent probablement.

qualifiés ou de cadres. L'enseignement est donné soit par les ingénieurs, soit par les techniciens les plus compétents.

La formation prend, en général, aux ouvriers douze heures par semaine, dont trois heures prélevées sur le temps de travail. Lorsqu'un examen doit être passé en fin d'année, il donne droit à trois semaines de congé complet avec salaire intégral.

Pour éviter que l'emploi du temps soit surchargé, les activités des diverses organisations militantes n'ont jamais lieu les mêmes jours que les cours de formation. Cette précaution est d'autant plus utile que tous les travailleurs appartiennent à l'Union professionnelle, et la génération montante dans son ensemble à l'Union de la jeunesse.

Aux ouvriers-étudiants viennent s'ajouter les étudiants-ouvriers: au sortir de l'école de huit ans, obligatoire pour tous, un certain nombre d'adolescents, recrutés sur le plan national, sont orientés vers des « collèges de réserve de travail » ou, si l'on préfère, l'enseignement technique.

Les jeunes sont formés pendant deux ans en vue d'une activité dans le bâtiment, l'agriculture, les travaux publics, la métallurgie, etc. Ceux qui se destinent à l'industrie mécanique sont installés

tout près de l'usine Le Tracteur dans un établissement fort bien aménagé. Ils suivent leurs cours au collège, mais ils viennent aussi dans les ateliers participer à la production. Dès ce moment, d'ailleurs, ils gravissent les échelons: sur une échelle de sept catégories ouvrières, ils peuvent accéder au troisième, voire au quatrième échelon pendant leur temps d'école. Ces travailleurs d'un type inconnu jusqu'alors réussissent bien à l'usine.

Voilà maintenant quatre ans que l'usine Le Tracteur fonctionne normalement. Vingt-trois jeunes ouvriers sont en train d'y terminer l'école secondaire technique. Ils ont été entièrement formés à l'entreprise dès la sortie de l'école primaire. Et, parmi les vingt-trois, se trouvent quinze jeunes filles. L'ex-«sexe faible» est à la pointe de la lutte pour le savoir.

Dans la société capitaliste que nous connaissons, on parle de « l'égalité des chances ». Mais les fils d'ouvriers ont bien peu d'occasions d'accéder à l'enseignement supérieur.

En outre, le travailleur albanais ne devient pas ingénieur en écrasant ses camarades, mais avec leur appui.

L'assemblée générale d'atelier ou d'usine désigne ceux qui poursuivront leurs études. Elle leur de-

mande, certes, un effort personnel. Mais tout l'atelier, toute la section à laquelle ils appartiennent suivent leur effort et les soutiennent.

Les vingt-trois jeunes qui, à l'usine Le Tracteur, viennent d'accéder au baccalauréat technique, sont heureux pour eux-mêmes et pour leur famille. Ils savent qu'ils sont un sujet de fierté pour leurs camarades, que leur succès individuel fait plaisir, bien sûr, et que, surtout, leur effort est apprécié parce qu'il leur permettra de mieux construire le socialisme, donc de mieux défendre la patrie révolutionnaire.

On peut rencontrer en France de rares ingénieurs d'origine ouvrière. Mais ils ne peuvent pas rester proches de leurs anciens compagnons de labeur lorsqu'ils gagnent douze à dix-sept fois plus qu'eux.

En Albanie, il peut demeurer un copain: l'échelle des salaires va de 1 à 3 dans le pays tout entier. Et, dans plusieurs cas que j'ai contrôlés, l'ingénieur touchait à peu près 150 % du salaire le plus bas de l'usine. En outre, nous verrons que l'exercice du contrôle ouvrier place politiquement le cadre sous le contrôle des mêmes hommes qu'il dirige techniquement. Ainsi, une fraternité vivante demeure-t-elle possible.

(D'après Albanie, terre de l'homme nouveau, de Gilbert Mury. Cahiers libres. Maspero. 1970)

Dans les camps de fidayins palestiniens, révolution et enseignement sont inséparables.



l'université au service de l'impérialisme

Etant donné sa condition d'organisation gouvernementale nord-américaine la plus engagée dans la recollection d'informations à l'étranger, l'Agence Centrale de Renseignements a constitué, au long des années, une immense communauté du renseignement au sein du monde universitaire. La CIA a été fondée et est contrôlée par des membres de la grande bourgeoisie, dont les entreprises travaillent surtout à l'échelle mondiale. Ils ont besoin des meilleurs renseignements possibles pour conduire leur empire, aussi consacrent-ils beaucoup de temps et de grosses sommes d'argent pour se tenir au courant de toutes les recherches qui se font aux Etats-Unis et à l'étranger. Ils maintiennent des contacts secrets et parfois ouverts avec les recherches des agences gouvernementales et les recherches patronnées par les fondations privées (comme par exemple les fondations Rockefeller et Ford), avec les instituts et les centres de recherches, les universités, les associations professionnelles et les maisons d'édition. La plupart de ces contacts, aussi bien dans le pays qu'à l'étranger, se font à travers des ex-employés du Bureau des Services Stratégiques (OSS), de la CIA ou du Bureau de Renseignements et de Recherches du Département d'Etat. A travers ce réseau, ils peuvent résoudre le financement et le recrutement de personnel de confiance et contrôler la diffusion des résultats finaux. Leur position de commandement leur permet, en effet, de manipuler la politique des recherches académiques.

Par exemple, ils visitent tous les ans l'université de Michigan et parlent avec les experts en sciences sociales. Ils les invitent à dîner: un soir ils invitent les sociologues, un autre soir les anthropologues et un autre soir les spécialistes en sciences politiques. Ce sont deux agents de la CIA, bien vêtus, avec un aspect de gentlemen très respectables; ils vont dans certains restaurants et ils demandent aux professeurs ce qu'ils ont fait au cours de l'année dernière, quel genre de recherches ils aimeraient faire, s'ils ont de l'argent, etc. Les agents essayent aussi de voir quels étudiants ils pourraient recruter avec profit pour l'Agence.

La plupart des projets de recherches de sciences sociales ont plutôt une portée limitée, parfois même ésotérique, et les chercheurs ne comprennent pas toujours leurs implications politiques globales. Un anthropologue qui reçoit une donation de la Fondation Ford pour étudier les modèles de travail dans le nord-est de la Thaïlande estime qu'il s'agit là d'un projet neutre. Mais, naturellement, la CIA et le Département de la Défense savent comment ce projet particulier s'encastre dans la stratégie globale de la contre-insurrection, où l'on étudie toutes les facettes de la vie thaïlandaise pour combattre le mouvement de libération. Par exemple, dans le cas de la Thaïlande, il y a actuellement en cours plusieurs projets de recherches contre-révolutionnaires, parmi lesquels « Besoins du trafic de communications pour soutenir

les opérations de contre-insurrection contre une insurrection d'un niveau moyen » et « Rapport des troupes nord-américaines et de la communauté ». Mais l'anthropologue, en général, s'intéresse de toutes façons au sujet, il fait un voyage jusqu'en Thaïlande, il fait des recherches pendant une durée de six à sept mois sur le terrain, il recueille les renseignements et il revient. Quand il revient, il est interrogé, généralement par l'Agence Centrale de Renseignements, directement ou indirectement.

Si l'argent provient de la Fondation Ford et qu'il remet son rapport à la Fondation Ford, un rapport privé ou public, celui-ci est immédiatement transmis à la CIA. S'il donne une conférence à la Fondation Ford, à son retour, pour informer les scientifiques de cette Fondation sur les changements politiques en Thaïlande, celle-ci passe à Langley, Virginie, où se trouve le quartier général de la CIA. Toutes les recherches qui se font aux Etats-Unis passent à l'Agence Centrale de Renseignements...

Les fondations Rockefeller et Ford canalisent aussi les recherches à travers les universités, selon les besoins du système impérialiste. Elles accordent des bourses, donnent des fonds pour les recherches, tiennent des séminaires et des réunions, donnent de l'argent aux organisations professionnelles, etc., activités qui leur permettent de modeler et de canaliser les efforts de recherches des intellectuels. En outre, il y a d'autres instituts et organisations dits non-lucratifs, non-gouverne-

mentaux, qui réussissent à amener les intellectuels au service du pouvoir de l'élite industrielle. En ce qui concerne les affaires africaines, un des plus efficaces est l'African-American Institute (AAI) avec des bureaux à New York, fondé par la CIA et financé actuellement par la Fondation Ford et par le Gouvernement des Etats-Unis. C'est là un institut qui essaye d'intéresser les intellectuels nord-américains à l'Afrique. Il fait venir beaucoup d'Africains aux Etats-Unis, il finance des recherches aux Etats-Unis sur les problèmes africains, des conférences avec des diplomates et des fonctionnaires gouvernementaux africains, accorde des voyages en Afrique aux universitaires nord-américains. L'AAI est contrôlé par un comité directeur au sein duquel figurent des fonctionnaires de compagnies telles que l'American Metal Climax Corporation (qui a de grands intérêts en Afrique) et Englehard Industries (active en Afrique du Sud). Une fois de plus, l'idée, c'est que nous devons augmenter nos connaissances de ces régions pour stabiliser et contrôler efficacement leurs gouvernements.

En Amérique latine, il existe le Center for Inter-American Relations, une institution Rockefeller. Récemment, par exemple, Ford a fait don de 125.000 dollars pour étudier Cuba. En d'autres termes, la fondation donne cet argent à l'institut et lui dit: « Faites des donations aux professeurs nord-américains pour augmenter l'activité intellectuelle autour de Cuba ». Les grandes entreprises sont très intéressées par cela, parce qu'on se rend compte qu'aux Etats-Unis, il y a très peu d'informations sur ce qui se passe en réalité à Cuba. Les informations, on peut les obtenir aux sources gouvernementales, mais on sait que généralement ces sources sont « retouchées ». Les leaders du pouvoir nord-américains sont assez complexes pour vouloir obtenir des renseignements exacts.

Quand je dis « retouchées », je veux dire émises à partir de préjugés ou influencées par un intérêt, par exemple par les militaires. Les militaires peuvent faire une analyse de ce qui se passe en Colombie, mais cette analyse serait étroite dans sa conception, provinciale, ils sont incapables de faire un tableau plus vaste. Là-bas, il y a le monde des démocrates chrétiens, des forces travaillistes libérales, des étudiants, mais les militaires nord-américains ont une compréhension limitée de ce monde. Un institut qui travaille avec des universitaires, d'autre part, peut essayer d'obtenir spécifiquement une autre gamme de renseignements et en outre il peut obtenir des renseignements des Colombiens, parce qu'il paraît moins politique. Par exemple, si l'on veut obtenir des entretiens avec des groupes d'étudiants en Colombie, on ne va pas là-bas en tant qu'officier de l'armée, parce qu'on sait que, traditionnellement, les étudiants colombiens refusent de parler avec les officiers de l'armée nord-américaine. Mais, par contre, ils pourraient être intéressés de parler avec des universitaires nord-américains qui se présentent comme des gens étant eux-mêmes intéressés par les problèmes de la Colombie. Je ne pense pas que les étudiants colombiens soient naïfs au point de croire que tous les professeurs nord-américains sont leurs amis, mais je crois qu'il y a plus de chances qu'ils acceptent de discuter de quelque chose avec un universitaire ou un journaliste. En outre, les fondations ont aussi des fonctionnaires à l'étranger; par exemple, Rockefeller a de vastes bureaux au Chili et a fondé des centres d'études à l'étranger tout comme aux Etats-Unis. Le problème de la population et de la démographie, par exemple, est d'une importance primordiale.

Le Population Council, fondé au début des années 50 par Rockefeller, est très important parce que le problème des changements de population, du taux des nais-

sances, les questions de santé, de salubrité, sont des préoccupations essentielles pour le développement. Eh bien, qui va recueillir ces statistiques de population et, en outre, formuler des politiques qui permettent de manipuler mieux le développement, de façon avantageuse pour les entreprises nord-américaines? On veut savoir ce qu'il faut faire, s'il faut réduire le taux de la natalité — c'est la conclusion à laquelle on arrive naturellement — pour réduire « l'explosion » démographique, comme ils disent, et augmenter le ravitaillement en nourriture per capita. C'est là leur réponse à la situation en Amérique latine. Nous autres, bien sûr, nous nous rendons compte que c'est une réponse raciste aux aspirations du Tiers-Monde et nous la rejetons. Mais l'élite nord-américaine, pour pouvoir mener à bien sa politique, a besoin d'être bien informée et pour cela, elle a créé tout un institut qui se consacre aux études de la population et qui dépense un million de dollars par an pour recueillir, imprimer et diffuser des informations sur la population. En outre, elle établit des instituts et des départements entiers à l'intérieur des universités de toute la nation.

L'université de Michigan a un centre d'études de la population, le plus grand des Etats-Unis. Là, il se fait un travail plus compliqué. Entre autres, des recherches pour recueillir des données sur l'attitude des mères vis-à-vis de la natalité. Pour pouvoir formuler des politiques, on a besoin d'avoir des renseignements. La question de la propriété de la terre et de la réforme agraire, qui est cruciale dans n'importe quel pays en développement, requiert des études. Un centre compliqué d'études sur la propriété de la terre a été créé à l'université de Wisconsin; il se consacre totalement à recueillir des renseignements et à la formulation de politiques sur la distribution de la terre en Amérique latine et en Afrique.

La question du travail est importante aussi. Comment créer un marché du travail stable dans un pays en voie de développement, afin de fournir une force de travail aux entreprises nord-américaines, une force de travail à bon marché? On a créé des instituts où l'on envoie les représentants des syndicats nord-américains pour que ceux-ci dirigent des programmes de recherches et de formation et exercent une influence sur les groupes de travailleurs à l'étranger. L'université de Cornell a le plus fameux d'entre eux, l'Institute for Industrial and Labor Relations. L'université de Californie à Berkeley, a aussi un énorme institut du travail. Telle est la technique au moyen de laquelle l'élite a recruté l'intellectuel nord-américain pour servir l'impérialisme.

(Extraits d'une interview des journalistes américains Michael Locker et Allen Young à une grande revue du Tiers-Monde, 1969)

palestina

revue mensuelle consacrée à la Palestine

B.P. 673 00100 Rome. Italie

Publiée par le Comité Italien de Solidarité avec
le Peuple Palestinien

mai 1968 en France la critique de l'université bourgeoise

Tout, le meilleur et le pire, est sorti du mouvement de mai 68 en France. Pour nous, ce mouvement restera avant tout la preuve vivante du potentiel révolutionnaire de la classe ouvrière dans une société dite de consommation.

Le texte qui suit montre à la fois la profondeur de la remise en cause de l'université bourgeoise et certaines contradictions internes. Depuis, le courant scientiste a sombré dans l'opportunisme d'un Garaudy, et les disciples anarchistes de Marcuse dans les bras de la CIA. Seule émerge la nécessité de la direction du prolétariat.

44

« L'université française de 1968 tendant à s'intégrer le plus parfaitement possible dans le système de production capitaliste est une Université de classe. Il faut voir que si l'opposition sociale était, dans le système féodal, liée au sang, à la naissance, au XIX^e siècle celle des patrons et des ouvriers, elle tend à être aujourd'hui opposition entre celui qui sait et celui qui ne sait pas; impliquant le pouvoir du premier sur le second.

« Que la connaissance, les sciences soient « pures », c'est ce dont on doute de plus en plus avec la certitude qu'elle ne l'est pas dans les cas de l'histoire et de la sociologie (si tant est que la sociologie soit une science). De toute façon la science peut être orientée dans le sens voulu par le pouvoir (financement des recherches en chimie nucléaire aux dépens d'autres branches). Le devenir des étudiants est donc un devenir de « chiens de garde », véhicules de l'idéologie bourgeoise, privilégiés de par la possession de cette idéologie, cadres.

« Mais pour l'étudiant, pour certains étudiants, tout n'est pas encore joué, une « critique » est possible. Mais l'est-elle réellement partant d'eux, des étudiants et a

fortiori à l'intérieur même de l'Université bourgeoise?

« Dès le départ nous entrevoyons que cette critique est limitée. C'est-à-dire que: ni pratiquement, ni théoriquement on ne peut créer un îlot socialiste à l'intérieur d'une société capitaliste, et que de toute façon la force motrice de la transformation de la société ce ne sont pas les étudiants mais les travailleurs.

« Quelle peut donc être la valeur d'une critique formulée par les étudiants à l'intérieur de l'Université bourgeoise?

« Elle peut faire prendre conscience aux étudiants du rôle de l'Université dans la société capitaliste.

« Un exemple: le cas de l'Allemagne. Le développement industriel de l'Europe demande des « technocrates ». Les structures de l'Université ouest-allemande sont des structures féodales. Tout le monde sent la nécessité d'une réforme et que cette réforme va conduire à une Université « technocratique » que les étudiants refusent. L'Allemagne de l'Ouest a pu vivre un temps où les technocrates qu'elle employait pouvaient être « est-allemands ». Le « Mur », en même temps qu'il mettait fin à cette situation, pro-

voquait la création d'« Instituts » destinés à produire des cadres et la mise en place d'un système d'examens « partiels » visant aux mêmes fins par l'accentuation de la sélection à tous les échelons. Les réactions des étudiants ne se firent pas attendre: « agitation » dans les cours, blocage des examens et création à l'intérieur même de l'Université d'une Université critique.

« Le déclenchement de discussions « illégales » à l'intérieur de l'Université entraîne l'appel de la police. Est alors révélé clairement aux étudiants le lien entre l'Université et le « Pouvoir ».

« L'Université critique se développe d'abord dans l'Université: les salles sont fermées. Les étudiants transportent alors celle-ci au-dehors.

« Deux sortes de cours sont au programme de l'Université critique: des cours parallèles à ceux de l'Université, mais cours de critique de l'idéologie (anti-cours), et des cours de « relation entre pratique et théorie », par analyse des problèmes structurels et des problèmes concrets dans les industries berlinoises; à ces derniers participent de jeunes travailleurs.

« Développer à l'intérieur même de l'Université une critique et que cette critique ait une base suppose la « prolétarianisation » des intellectuels. Contrairement à l'époque de Marx, la science aurait pris aujourd'hui une importance fondamentale dans le développement des forces productives; de là la production de biens intellectuels (type de « brevet d'une invention ») se ferait par l'exploitation des scientifiques. Ce qui entraînerait pour ces derniers un statut de prolétaires, les étudiants dans leurs futures fonctions seraient amenés à être exploités, donc seraient prolétarianisés. La lutte n'étant plus à mener contre les patrons simplement, mais contre tout le système: de là la nécessité de grèves communes ou-

vriers-étudiants (comme en Espagne).

« Cette critique de l'Université ne sera pas mise sur le même plan que les autres théories et aboutira à une prise de conscience politique de l'étudiant si, et seulement si, cette critique représente la systématisation d'un intérêt de classe de tous les étudiants, à savoir étudiants prolétarianisés et objectivement exploités.

« Si, au contraire, on admet que le devenir de classe des étudiants est d'être aux côtés de la bourgeoisie dans son exploitation, les étudiants n'ont alors pas un intérêt commun, un intérêt de classe.

« La prise de conscience politique des étudiants, prise de cons-

science effective n'est alors possible que par un lien réel avec la force révolutionnaire de fait: les travailleurs.

« L'Université a finalement pour but d'exploiter les travailleurs et rien qu'eux. La seule « critique » possible de cette Université ne pourra venir que des travailleurs. Le vrai rôle des étudiants progressistes est donc de se mettre dès à présent au service des travailleurs, ce qui signifie: populariser leur lutte et les soutenir matériellement et politiquement, la popularisation des luttes se faisant sous l'autorité des ouvriers eux-mêmes. (...) »

Cela, c'était la théorie. Le mois de mai devait permettre aux étudiants de la vérifier.

(D'après Les idées de Mai de Sylvain Zegel.
Gallimard. Collec. Idées. 1968)



Hier se portait encore le chapeau du lettré.

Aujourd'hui nul chapeau : on retrouse ses manches.

A côté des machines on écrit des poèmes ;

Et les poètes c'est nous. Nous les ouvriers.

révolution en afrique et direction du prolétariat

luttés ouvrières

par **a. serfaty**

46

Pourquoi une réflexion sur le problème de la direction du prolétariat paraît-elle particulièrement nécessaire, à partir des problèmes concrets de la Révolution en Afrique ?

En Afrique, plus sans doute qu'en bien des parties du monde connaissant le processus des luttés de libération nationale, le rôle du prolétariat est mis en question par ceux-là mêmes qui veulent, en fait, nier ce rôle à l'échelle mondiale.

Tout d'abord, nous dit-on, pour une raison péremptoire : c'est qu'en bien des pays d'Afrique, il n'y a pas de prolétariat, pas de luttés de classes, ces peuples sont « hors l'histoire », hors du temps, exception faite de quelques intellectuels qui ne tardent pas à finir comme Lumumba ou comme N'Krumah.

Nous reviendrons sur le problème du prolétariat. Auparavant, éclaircissons quelques points de principe :

1) La considération que ces pays, ces peuples sont « hors l'histoire » et qu'il leur faut d'abord la réin-

tégrer est déjà dissipée par les remarques profondes d'Amilcar Cabral et par la pratique vivante.

Ici, il faut aussi dénoncer, nettement, les courants falsificateurs du marxisme qui ont pris, depuis dix ans, une particulière ampleur sur le thème du « mode de production asiatique ». Ces courants, propagés par les universitaires marxologues occidentaux et appuyés par les bureaucraties réformistes qui se couvrent du marxisme, tendent à présenter les sociétés communautaires précapitalistes, ainsi classées sous ce vocable, comme une impasse historique.

Conclusion allant parfaitement avec les thèses sur l'étape dite de « démocratie nationale » : construisez d'abord le capitalisme, la démocratie bourgeoise, avant de passer au socialisme. A la limite, construisez, avec l'assistance de l'Union Soviétique, un Etat de démocratie nationale, un Etat bureaucratique, mais industrialisé, grâce aux « usines complètes » qui pourront être importées en échange de vos matières premières. Alors, tout doucement, dans

le contexte du recul économique de l'impérialisme face à l'économie socialiste mondiale, dans ce contexte créé par la coexistence pacifique, seront créées les voies de passage au socialisme, la voie « non-capitaliste ».

Telles étaient les orientations proposées à l'Afrique au début des années 60. On sait ce qu'elles ont donné, la plus brillante application, celle de la R.A.U., terminant piteusement par le plan Rogers.

Sans nous étendre, rétablissons la pensée des fondateurs du marxisme, de Marx et d'Engels.

Non seulement la lecture du texte de Marx de 1858 sur les « formations précapitalistes » fait ressortir la supériorité qualitative par rapport à la société bourgeoise de ces sociétés communautaires, de ces sociétés où l'homme est le but de la production et non la production le but de l'homme, mais ce même texte nous montre combien ces mêmes sociétés sont plus proches, quant à leurs structures profondes, de la société socialiste à créer que ne l'est la

société bourgeoise, société du dépouillement et de l'aliénation totale.

Bien plus, là où les falsificateurs se démasquent comme tels, c'est lorsqu'ils ignorent systématiquement, dans leurs spéculations, la lettre dans laquelle Marx, répondant en 1881 à Vera Zassoulitch, à propos de la commune russe, exclut du champ d'analyse du « Capital » les sociétés fondées sur la propriété commune de la terre, la commune rurale pouvant dans ces sociétés devenir « le point d'appui de la régénération sociale », à condition de « d'abord éliminer les influences délétères qui l'assaillent de tous les côtés et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané ».

C'est dans cette lutte contre les influences délétères du colonialisme et du néo-colonialisme que se noue l'alliance nécessaire et victorieuse des ouvriers et des paysans pauvres.

Reprenons aussi la note d'Engels sur la première phrase du Manifeste: « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes », précisant qu'il s'agit de l'histoire écrite connue de Marx et d'Engels en 1847, et non celle des sociétés basées sur la propriété commune de la terre.

Enfin, aux « petits-bourgeois qui se prétendent des révolutionnaires », rappelons cette riposte de Lénine: « Si pour créer le socialisme, il faut avoir atteint un niveau de culture déterminé (encore que personne ne puisse dire exactement quel est ce niveau de culture déterminé, car il diffère dans chacun des Etats occidentaux), pourquoi ne commencerions-nous pas d'abord par conquérir révolutionnairement les conditions préalables de ce niveau déterminé pour, ensuite, forts d'un pouvoir ouvrier et paysan et du régime soviétique, nous mettre en mouvement et rejoindre les autres peuples ? ».

2) Que la bourgeoisie locale ne se réjouisse pas en croyant en profiter pour rejeter le marxisme et la lutte des classes. Sa phraseologie n'avait quelque prise que face à une équipe de petits-bourgeois félons, incapables d'être autre chose que des perroquets de schémas à l'opposé du marxisme lorsqu'ils sont appliqués hors de la situation concrète à laquelle ils correspondent.

Le marxisme est une méthodologie dont le fondement repose sur le concept de praxis sociale. Ce concept permet de comprendre que les idées ne naissent pas spontanément, ni individuellement, mais émergent de la pratique concrète et collective des hommes.

C'est parce que le prolétariat industriel baigne, comme collectif, dans une pratique concrète liée aux formes les plus avancées de la production qu'il est en mesure, comme collectif, d'accéder à la conscience révolutionnaire, qu'il est la classe sociale qui doit diriger l'ensemble des autres classes vers le socialisme. C'est pour cette raison que le marxisme, comme pensée dialectique émergeant du mouvement de la totalité concrète, est l'idéologie du prolétariat.

Cela ne signifie pas que le prolétariat accède spontanément à cette idéologie. Lénine a montré que, dans les conditions de l'aliénation capitaliste, la première démarche du prolétariat est la lutte économique quotidienne et que la prise de conscience révolutionnaire, comme classe, lui est apportée du dehors par le parti révolutionnaire.

Cela signifie que, dans ses premiers pas, ce parti n'est pas essentiellement prolétarien. L'expérience historique, et l'exemple de l'Afrique le confirme, montre que, au départ, accèdent au marxisme les intellectuels révolutionnaires. Mais ceux-ci y accèdent chargés de leurs déformations petites-bour-

geoises. Ce n'est que la fusion de ces éléments et des éléments d'avant-garde du prolétariat dans un même parti, dans une même organisation, qui forge la pensée collective juste, qui fait de ce parti l'intellectuel collectif capable d'exprimer la conscience profonde des masses populaires et d'en devenir l'état-major de lutte.

C'est dans ce processus de fusion que ces intellectuels doivent se suicider comme classe, doivent concrètement savoir, comprendre, faire entrer dans la vie le fait que les éléments prolétariens doivent devenir majoritaires aux postes de commande, que la pensée collective ainsi forgée, que l'intellectuel collectif ainsi forgé est d'essence prolétarienne. Précisons, il ne s'agit pas de tel ou tel homme, mais d'un collectif de direction, d'une structure collective.

Ce processus de fusion implique une pratique critique permanente de l'idéologie petite-bourgeoise qui est nécessairement véhiculée par ces intellectuels et qui ne peut être corrigée et éliminée que dans le collectif regroupant les éléments prolétariens, et où ceux-ci doivent être en mesure d'assumer leur rôle et finalement, l'hégémonie de la pensée prolétarienne, de la pensée marxiste.

L'exemple de Lénine est ici constant. Son principal combat idéologique des années 1900 fut mené contre les intellectuels petits-bourgeois qui gisaient sur la plate-forme marxiste, contre ces intellectuels pleurnichards qui cautionnaient les tentatives de la bourgeoisie russe de « se faufiler au pouvoir », parce qu'ils étaient incapables de rallier le prolétariat qui combat. En même temps, l'effort des militants était orienté vers les grandes entreprises où s'enracinaient, dans la lutte contre l'économisme, les organisations du parti et les Comités ouvriers qui en firent les forteresses du prolétariat, les bases idéologiques et organiques de la révolution, du futur pouvoir des Soviets.

Après la Révolution d'Octobre, Lénine continua d'accorder une importance prioritaire à la structure prolétarienne du parti, contre la bureaucratisation naissante. Ainsi insistait-il, en décembre 1922, sur le renforcement du Comité Central par des ouvriers, en précisant: « quelques dizaines d'ouvriers qui entreraient au Comité Central pourraient mieux que quiconque entreprendre de vérifier, d'améliorer et de remanier notre appareil... Parmi les ouvriers membres du Comité Central doivent principalement figurer les ouvriers situés au-dessous de cette couche qui, depuis cinq ans, a rejoint les rangs des fonctionnaires des Soviets, et appartenant plutôt au nombre des simples ouvriers et des simples paysans, qui ne sauraient toutefois se classer, ni de près ni de loin, parmi les exploités ».

3) Cette dernière mention nous amène au processus, à la dynamique même de la révolution dans les pays soumis à l'oppression coloniale et néo-coloniale. Si, jusqu'à la Révolution d'Octobre, les processus de libération nationale pouvaient être menés à terme par la bourgeoisie nationale, aujourd'hui, dans les conditions de la crise générale du capitalisme, conditions accentuées par la Révolution Chinoise, ce rôle ne peut plus être assumé par la bourgeoisie. L'expérience amère de l'Afrique le confirme.

Ce processus correspond à la révolution de démocratie nouvelle ainsi précisée par Mao Tsé-Toung: cette révolution « fait partie de la révolution socialiste prolétarienne mondiale, elle combat résolument l'impérialisme, c'est-à-dire le capitalisme international. Politiquement, elle vise à instaurer la dictature conjointe de plusieurs classes révolutionnaires sur les impérialistes, les traîtres et les réactionnaires; elle lutte contre la transformation de la société chinoise en une société de dictature bourgeoise. Économiquement, elle a pour but de nationaliser

les gros capitaux et les grandes entreprises des impérialistes, des traîtres et des réactionnaires, ainsi que de distribuer aux paysans les terres des propriétaires fonciers, tout en maintenant l'entreprise capitaliste privée en général et en laissant subsister l'économie des paysans riches. Ainsi, cette révolution démocratique de type nouveau, bien qu'elle fraie la voie au capitalisme, crée les conditions préalables du socialisme. L'étape actuelle de la révolution en Chine est une étape de transition qui va de la liquidation de la société coloniale, semi-coloniale et semi-féodale à l'édification d'une société socialiste, c'est le processus de la révolution de démocratie nouvelle ».

Cependant, « la révolution de démocratie nouvelle diffère également de la révolution socialiste, car elle vise à renverser la domination des impérialistes, des traîtres et des réactionnaires en Chine et non à éliminer les sectes du capitalisme qui peuvent encore contribuer à la lutte anti-impérialiste et anti-féodale ».

Fondamentalement, « par révolution de démocratie nouvelle on entend une révolution anti-impérialiste et anti-féodale menée par les masses populaires sous la direction du prolétariat ».

Que signifie la direction du prolétariat dans ces conditions? Elle signifie une direction *idéologique* au sein même de l'union de lutte des ouvriers et des paysans pauvres, une *hégémonie* ressortant des raisons fondamentales déjà rappelées, et non une dictature. La dictature s'exercera contre l'ennemi impérialiste et les racines qu'il laisse dans le pays et non au sein de l'union des ouvriers et des paysans pauvres. Il n'est pas nécessaire pour cela que le prolétariat industriel soit nombreux pourvu que se structure la base prolétarienne du parti et de la révolution: « la révolution ne peut échouer que si la lutte paysanne est privée de la direction des ouvriers, elle ne saurait

souffrir de ce que les paysans sont devenus, au cours de leur lutte, plus forts que les ouvriers ».

Lorsque ces lignes étaient écrites, le prolétariat industriel ne représentait en Chine que 0,5% de la population, soit deux millions sur quatre cents millions. Dans plusieurs pays d'Afrique, le pourcentage d'ouvriers industriels est quatre à cinq fois supérieur. Dans des pays réputés sans classe ouvrière, comme le Congo Brazzaville ou la Libye, ce pourcentage correspondrait à 5 à 8.000 ouvriers industriels, des ports, des mines, du pétrole.

On voit que le problème n'est pas du nombre, mais de l'enracinement, et au départ, de la volonté d'enracinement dans les bases prolétariennes.

Ces principes étant rappelés, il est possible de voir comment ils s'articulent sur la réalité concrète de l'Afrique, de l'Afrique *en mouvement* au seuil des années 70.

A des degrés divers, suivant les situations concrètes, il nous semble que les problèmes fondamentaux de la révolution en Afrique se caractérisent:

1) par une interpénétration croissante du processus de libération nationale et du processus de luttes des classes.

Processus de libération nationale en Guinée-Bissau et en Angola, mais processus de libération nationale et de luttes des classes au Tchad et au Sahara Occidental, processus de luttes des classes et de libération nationale au Cameroun, en R.A.U.

2) par une interpénétration croissante des luttes de chaque pays et peuple face à l'ennemi commun, l'impérialisme.

La révolution arabe devient, du Machreq au Maghreb, de l'Erythrée au Sahara Occidental, un seul et même processus, partie intégrante de la révolution mondiale, et étroitement lié aux processus de la révolution en Afrique.

Dans toute l'Afrique, la lutte contre l'impérialisme s'approfon-

dit et s'étend, devient un seul et même processus, également lié au processus de la révolution mondiale.

Est-ce à dire que tel point faible ne peut sauter avant les autres? Bien sûr que si. Mais au plan extérieur, cette percée ne pourra se consolider qu'en continuant de s'articuler sur l'ensemble du processus environnant. Au plan intérieur, et les deux sont liés, cette percée ne pourra se consolider que si elle se structure sur la base prolétarienne, seule garantie pour elle d'échapper au glissement néo-colonial vers une bourgeoisie d'Etat.

Ainsi, à titre d'exemple, le prolétariat de Aden et de Bahrein sont un facteur de direction révolutionnaire, au-delà des frontières coloniales, pour toute la péninsule arabique.

Au-delà de ces notes, nous ne pourrions que jouer les donneurs de leçons, ce qui ne nous appartient pas, ni à personne.

En revanche, nous pouvons et nous devons dégager de l'expérience concrète des succès et des échecs de la révolution arabe quelques enseignements qui pourraient constituer un apport au problème:

1) Au stade du pouvoir plus ou moins contrôlé par une petite-bourgeoisie progressiste, c'est un leurre, c'est une illusion dangereuse de croire aux vertus d'une planification bureaucratique, aussi industrialisante soit-elle.

Les masses populaires, et à leur tête la classe ouvrière, doivent exercer, par les instruments du pouvoir populaire forgés par et au cours même du processus révolutionnaire, le poids déterminant sur les orientations stratégiques du plan afin de forger et d'apprendre à forger une économie nouvelle par les propres forces du pays, et non par l'importation d'usines complètes qui restent autant d'instruments de désarticulation socio-économique.

Ainsi, comme nous l'avons rappelé, le « suicide » des intellectuels révolutionnaires, comme classe, ne se fait pas après la prise du pouvoir, mais se produit dans le processus révolutionnaire lui-même, en forgeant, dans ce processus, les instruments du pouvoir des ouvriers et des paysans pauvres, comme instruments du processus révolutionnaire lui-même.

L'exemple de Cuba a pu ici faire illusion parce que cet exemple, déformé par les « sympathies bienveillantes » des journalistes du Monde et du Nouvel Observateur, laissait croire qu'il s'agissait d'une révolution socialiste non conforme au marxisme, d'une révolution socialiste sans parti du prolétariat. Ces journalistes passaient sous silence, sinon mentaient, l'union de lutte entreprise dès avant la chute de Battista entre le Mouvement du 26 juillet de Castro et la classe ouvrière cubaine organisée par le Parti Socialiste Populaire, union qui déboucha, au lendemain de la Révolution, sur la fusion en un seul parti.

Par contre, ces nuages de fumée et cette « bienveillance » ont joué leur rôle dans l'isolement et la chute d'un Ben Bella, d'un N'Krumah, d'un Modibo Keita.

2) Le processus même de libération nationale, mené avec la perspective stratégique d'échapper aux impasses du « développement » techniciste et bureaucratique, peut préparer l'avenir en s'appuyant sur les restructurations de classe que l'impact colonial et néo-colonial, que la lutte de libération nationale provoquent.

Le paysan qui devient un combattant, qui apprend à entretenir ses armes, qui en apprend les mécanismes, qui apprend les vertus de l'organisation et de la discipline, est-il encore un paysan individuel?

Le semi-prolétaire déraciné des villes qui se forge à la lutte de masses, qui, dans Amman, fait

face victorieusement aux chars, est-il encore un semi-prolétaire déraciné?

Et tout de même, il y a aussi les ouvriers des ports, des mines et des usines et ateliers industriels, et, comme nous l'avons rappelé, l'interpénétration des luttes.

3) Dans ce processus même ressort la responsabilité historique des intellectuels révolutionnaires. Ceux-ci ont pu être les promoteurs de ce mouvement, enracinés dans leur chair à l'oppression de leur patrie et de leur peuple, disposant des moyens de connaître et d'assimiler les mouvements qui bouleversent le monde.

Mais ce peuple qui surgit, ce peuple qu'ils ont aidé à surgir, ils doivent le saluer comme le nouveau géant de l'Histoire, de leur Histoire. Ils doivent apprendre à s'effacer devant lui.

Plus que jamais, certes, le choix, le seul choix, des intellectuels arabes et africains, est celui résumé par ce petit livre paru en 1962: Fidel Castro ou Tschombé?

La différence, en 1970, est que, pour les peuples, ce choix est désormais clair, irréversible. Tschombé a pu contribuer, par sa trahison, à freiner au Congo le cours de l'Histoire, à faire assassiner Lumumba. Mais Neto, mais Cabral, mais Arafat et Hawatmeh surgissaient, mais au-delà de ces hommes les peuples surgissent, des combats de Amman à la jungle de Guinée et de l'Angola, à la rocaïlle du Tchad, créant le monde nouveau.

Une dernière note: il y aurait pour ces intellectuels une troisième voie, celle, rappelant l'exemple du Congo, des Adoula et des Gizenga. Libre à ceux qui n'ont pas le courage d'un Lumumba et la volonté d'un Cabral de choisir entre la haine réservée à Tschombé et le mépris réservé à Adoula, entre le maréchal Habes el Majali et Mohammed Hassanein Heykal.



souffles - arts

50

Pourquoi cette réalisation ?

Depuis presque un demi-siècle, le peuple vietnamien :

— a résisté victorieusement au colonialisme français, aux fascistes japonais et aux forces nationalistes réactionnaires de Tchiang Kai Tchek

— a mis en échec le prétendu « gouvernement légitime » du fantoche Bao Dai qui voulait livrer le Viet Nam aux « alliés » impérialistes britanniques et américains venus assurer la relève du colonialisme français en déroute

— a conduit une longue guerre populaire de libération nationale qui a abouti à la débâcle du corps expéditionnaire français à Dien Bien Phu, sonnant le glas du système colonialiste mondial

— mène victorieusement, au sud du pays provisoirement divisé, une guerre populaire de longue durée contre le chef de file de l'impérialisme mondial, les impérialistes US agresseurs, et leurs laquais

— édifie au nord, avec succès, une société socialiste et la consolide dans le but de libérer le sud

théâtre de la mer (alger)

la fourmi et l'éléphant

(une pièce sur l'histoire de la lutte du peuple vietnamien)



et progresser de plus en plus rapidement vers la réunification de la patrie, contribuant ainsi efficacement par son combat national à la révolution mondiale.

Pourquoi

ce peuple a-t-il dû mener et continue-t-il à mener des batailles révolutionnaires ?

Comment

ce peuple, anciennement colonisé, a-t-il pu mener les batailles révolutionnaires et un Dien Bien Phu des plus glorieux ?

« LA FOURMI ET L'ÉLEPHANT » est précisément notre tentative de répondre à ces deux questions fondamentales

— d'une part, comme acte de solidarité avec le peuple vietnamien en lutte

— d'autre part, pour essayer de tirer les enseignements de l'expérience révolutionnaire exemplaire du peuple vietnamien héroïque. Celui-ci, avec les autres peuples du monde, notamment en Palestine, en Afrique, en Asie et en Amérique latine, prépare à l'impérialisme mondial son Dien Bien Phu.

Principes généraux de la réalisation

« Qui ne sait rien ne peut rien montrer, car comment alors savoir ce qui vaut la peine d'être su ? » Ainsi s'exprimait un grand travailleur du théâtre. En effet, pour BIEN FAIRE COMPRENDRE l'expérience historique du peuple vietnamien, il nous fallait nous-mêmes, BIEN COMPRENDRE cette expérience.

Comment bien comprendre ?

L'information (documents, écrits, enregistrés, filmés, revues, journaux, etc...) constitue la base et le matériau essentiels du théâtre « documentaire ». Cette information se compose de l'histoire du Viet-Nam, de sa vie économique, politique, sociale, militaire, culturelle, etc... Pour étudier et traiter l'information dans le but d'en faire une œuvre théâtrale, nous avons défini une METHODE la plus rigoureuse possible :

— rechercher et assembler les éléments d'information

— analyser ces éléments

— en extraire ce qui nous semble essentiel pour la composition de l'œuvre théâtrale.

Comment bien faire comprendre ?

Une fois en possession des données fondamentales, nécessaires à la compréhension de la révolution vietnamienne, nous avons

— *structuré* les divers éléments et nous en avons fait un ensemble cohérent (synthèse) capable d'être transmis par les divers moyens de l'art

— *opté* pour un certain nombre de ces moyens qui vont du jeu de l'acteur à la bande filmée en passant par la marionnette, le commentaire, etc...

— *établi des conventions de jeu* telles celles concernant, par exemple, la couleur des costumes :

— les militants révolutionnaires en costume couleur unie claire

— les masses populaires en couleur mi-sombre, mi-claire, symbole de la contradiction entre l'idéologie réactionnaire dominante qui les opprime (couleur sombre) et leurs aspirations profondes révolutionnaires (couleur claire) ;

— *élément de déshumanisation des réactionnaires*, aussi bien locaux qu'étrangers : les masques

l'utilisation complémentaire du cinéma et du théâtre :

— comme lien entre la réalité prise sur le vif et sa représentation

— *adopté un style d'expression scénique* des plus simples, clair et sans ambiguïté, écartant tout ce qui ne nous semble pas strictement nécessaire

— *opté pour un style de jeu* bannissant toute illusion d'une vie réelle des personnages par les acteurs, ceux-ci ne faisant que représenter et raconter l'expérience historique d'un peuple.

Il est bien évident pour nous que « LA FOURMI ET L'ÉLEPHANT », comme nos précédentes réalisations, n'est qu'une PROPOSITION par les moyens artistiques d'une analyse concrète d'une réalité concrète. Aussi, « LA FOURMI ET L'ÉLEPHANT » ne se verra concrétisée en tant que CREATION qu'une fois au contact des spectateurs qui resteront les derniers juges.

Et c'est de la capacité de juger des spectateurs que dépend en définitive le fait qu'une œuvre ait son sens le plus complet, et que nous, travailleurs de la scène, puissions progresser et nous améliorer sans cesse, pour l'enrichissement de notre vie culturelle.

Avec le salut des travailleurs du THEATRE DE LA MER.



souffles littéraires

52

mohamed loakira

poèmes

Mohamed Loakira. Né en 1945 à Marrakech. Travaille actuellement dans un lycée de Rabat. Ces poèmes sont extraits d'une plaquette intitulée : « L'horizon est d'argile », à paraître bientôt en France, chez l'éditeur P.J. Oswald.

I

Gens de mon pays aveugle
dont les poches sont pleines
de diplômes
de mots-caméléons
regardez-vous dans une glace
les raies de la honte
trahissent vos veines insouciantes

II

S'il m'était redonné
l'espoir
de fredonner un refrain
d'un cri coagulé
étouffé dans une membrane
J'aurais la force
de circuler dans mes veines

III

jusqu'aux dents de sagesse
aux larmes de crocodile
j'ai suivi sans étrier
les péripéties d'une promesse
croyez-moi
féconde est la parole
malgré le bandeau sur les yeux

le cri de non-retour

J'exige
l'arrêt immédiat
de cette nuit cauchemardesque
l'arrêt immédiat
de cette indigestion
de ces vomissements
et pour cette charogne cafardeuse
bourrée de verglas
des lauriers
des ci-gît
de tous les océans

J'exige
le suicide inconditionnel
de ces fêtes césariennes
tissées de nos nerfs
et ces anniversaires...

J'exige
une voix pour mes cris
sinon
je cesse d'être poète

nadir

diagnostic

LA VILLE aux mille portes à défoncer
LA VILLE aux mille serrures à déflorer
LA VILLE D'ACIER souffre de mille maux à
[guérir]

le gaz que j'expire l'asphyxie
elle me dévore
deux jours plus tard
elle se tord de douleur et devient colline

diagnostic
trop de jeunes y crèvent
plus de 50 % essayent de la rebâtir

elle refuse
se tord de douleur et devient colline

diagnostic
trop de jeunes y crèvent
plus de 75 % essayent de la nourrir

un matin
elle croit trouver le remède
elle prend une flûte
en tire 743 notes

les rats sortent des égouts
affluent des champs

elle refuse
se tord de douleur et devient un guet-apens

diagnostic
ulcère vivace

deux jours plus tard
une colline tenace
rejette ses boyaux en décomposition
par les égouts
vers la mer le désert

crachats

sur mon sang
crache!
avant que le froid
ne brise
avant que le vent
n'éparpille
mon sang

crache!
mon sang
il ira s'implanter
ici et là
il ira se greffer
dans les veines
de mes enfants

crache!

crache!
si tu n'as plus de salive
prends la mienne
là
dans ma bouche
dans mes villes
dans mes douars
dans mes déserts

demain
demain
je serai volcan
et mon crachat
sera un fer rouge

serpent à sornettes

tes aïcha kandicha
rôdant la nuit
à la recherche de victimes
aux dents de sagesse
je m'en passe

tes jehas malins
comme des dîbs affamés
à la recherche de fassis
crédules
aux choukkaras garnies
je m'en passe

tes ghoulis monstrueux
aux yeux de feu
à la recherche de vierges
sans protecteurs
aux tendances sadiques
je m'en passe

tes zaouias
en ruines-béton-armé
d'étendards verts
de prophètes moyenâgeux
je m'en passe

tes mille et un discours
tes mille et une sornettes
tes miracles littéraires
je m'en passe

tes loques
tes gourbis
accrochés au flanc du luxe
tes faces brûlées
ta tignasse crépue
tes maux
tes fardeaux
je ne m'en passe pas
j'en fais un poinçon
pour ma VOIE

abdellatif laâbi

intervention à la rencontre des poètes arabes

(beyrouth 8 - 12 décembre 1970)

Il ne m'est guère possible, dans cette courte intervention, de retracer ou de reconstituer mon itinéraire poétique. C'est une expérience qu'il m'est difficile de contracter en quelques instants. Car je n'ai jamais séparé mon travail de création littéraire du combat quotidien et multiforme qu'il m'a été donné de déployer sur plusieurs fronts.

Somme toute, cet itinéraire nous est en grande partie commun en tant qu'intellectuels arabes, en tant que témoins engagés dans les épreuves passées et présentes de la nation arabe: l'agression coloniale, le sabotage de notre histoire, la douleur palestinienne, les fausses indépendances, les autocraties assujetties à l'impérialisme, les classes petites-bourgeoises militaro-bureaucratiques travestissant le socialisme, mais aussi le complexe de l'Occident, l'idéologie des élites, la répression du potentiel créateur des masses, la folklorisation de nos cultures nationales.

Avec cependant cette différence qu'au Maghreb, le viol colonial a été plus ambitieux, plus extrémiste et souvent plus brutal. D'où un traumatisme plus violent, une désorganisation plus poussée de nos cultures, une aliénation plus approfondie de nos intellectuels et de nos cadres, mais en même temps, et a posteriori, une connaissance plus clinique du phénomène colonial et néo-colonial, de ses fondements racistes et ethnocentristes, de ses rouages institutionnels et sociaux, une vigilance plus accrue vis-à-vis des variations de sa stratégie et de ses slogans comme ses appels à l'humanisme et à l'universalité.

En ce sens, nous avons été plus près de tout le mouvement de « légitime défense », de contestation puis d'offensive combattante que les intellectuels militants africains et antillais ont développé, et ce depuis le déclenchement des luttes de libération nationale. L'œuvre d'un Aimé Césaire, d'un Frantz Fanon, et, plus récemment, les écrits d'un René Depestre (Haïti), d'un Mario de Andrade (Angola), d'un Cabral (Guinée dite portugaise), etc... correspondent rigoureusement à nos propres efforts de désaliénation et de restructuration, comme aux nécessités de notre lutte contre la domination culturelle et idéologique impérialiste et pour une culture authentique et révolutionnaire des masses laborieuses.

Cette connaissance clinique, cette vigilance démystificatrice, ce combat acharné et hautement libérateur, ce seront certainement, à mon avis, et dans le cadre du processus de l'unification des efforts des travailleurs intellectuels arabes, quelques-uns des apports spécifiques des maghrébins à ce vaste mouvement de renaissance culturelle, idéologique et révolutionnaire que connaît notre grande nation, grâce aux luttes ininterrompues de nos peuples et à leur avant-garde, le peuple révolutionnaire de Palestine.

Mais aujourd'hui, nos expériences, nos itinéraires poétiques convergent irrésistiblement vers des lignes de force communes, aboutissent tous à la même tranchée, sur la même ligne de front face aux ennemis de la nation arabe.

Dès lors, ces expériences se fondent, comme en un chœur à plusieurs voix. Notre poésie, au-delà des spécificités nationales, retrempee dans le fer et dans le sang, se hisse progressivement au niveau du projet révolutionnaire de la nation arabe, l'assume dans sa totalité. C'est pour cela que la question de la poésie révolutionnaire, de la culture révolutionnaire, comme en témoignent nos œuvres, nos revues, nos débats, est plus que jamais à l'ordre du jour.

J'ai voulu insister sur cet arrière-fonds culturel, idéologique et politique global, pour indiquer ce qui nous unit, du moins tel que j'ai pu le sentir à la lecture des œuvres d'une partie des poètes ici présents.

Restent maintenant la voix de chacun de nous, son souffle particulier, le filtre de sa propre subjectivité, le niveau précis de sa propre objectivité, le degré de sa participation intellectuelle et physique à la lutte de nos peuples, sa sensibilité et sa pratique en somme.

Restent aussi le corps de chacun, la tonalité de son cri.

La population, la flore, la faune de ses rêves et de ses cauchemars.

Restent ses yeux, la façon dont il articule l'inarticulé, dont il anime l'inanimé. Reste l'acuité de sa perception, de son odorat, de sa physiologie.

Reste la douleur individuelle. Le silence de chacun. Parfois, son mutisme.

J'allais oublier le rire, l'organisme, l'hérésie, et j'en passe.

Reste le pourquoi de tel ou tel sens de l'architecture, du mouvement. Reste le pourquoi de telle ou telle figure de la légende, du mythe ou de la vie contemporaine, telle cité ou tel espace cosmique qui jaillissent du bouillonnement de l'histoire ou de l'actualité pour s'installer dans l'œuvre de l'un ou de l'autre poète, en devenir l'axe à partir duquel une symbolique s'orchestre, un peuple se reconnaît.

En ce qui me concerne, il me paraît que tout ce que j'ai pu écrire a été un perpétuel mouvement entre deux pôles, en même temps que la tentative incessante de totalisation de ces deux pôles. Mais, dès que cette totalisation s'effectue, deux autres pôles reemergent, à une échelle plus grande et plus violente, à quoi correspond un deuxième mouvement de totalisation, et ainsi de suite, mais toujours à un degré plus complexe, plus vaste, plus poignant. Ces deux pôles, je pourrais les désigner provisoirement par les termes de Mort et de Genèse. Il me semble ainsi que l'œuvre que je suis en train d'avancer, et qui n'en est qu'à ses débuts, pourrait se résumer dans ces deux formules: le Livre de la Mort et le Livre de la Genèse, le but étant de pouvoir parvenir à ce que j'appellerais « le livre Total ».

56

Le mouvement de va-et-vient, le temps de la création, je le sens comme une dialectique nerveuse, onirique, haletante, multidimensionnelle. Chaque totalisation partielle est un moment privilégié d'éblouissement et de certitude. Mais un simple moment d'arrêt, vite relayé par un sentiment plus fort d'arrachement, un appel plus intense vers une totalisation supérieure. Mort-Genèse-Totalité. D'une totalité à l'autre.

Cependant, ces mouvements n'évoluent jamais selon une gradation sereine, assurée, rectiligne dans son ascendance. J'ai l'impression, au contraire, de me mouvoir à l'intérieur d'un véritable tourbillon dialectique dans lequel je sens et je sais reconnaître les moments où s'opèrent les sauts qualitatifs.

Cela n'a évidemment rien à voir avec le relativisme de la connaissance bourgeoise ou la notion métaphysique de la durée bergsonienne.

Il est évident aussi que ce processus se trouve aux antipodes de la poésie intimiste et lyrique qui privilégie les instants, ou la poésie thématique, discursive, logicienne dans le sens d'Aristote.

Pour moi, n'est pas créatrice la poésie qui n'est point capable de déceler dans la mort les prémisses de la vie et dans la vitalité même la plus débordante, les symptômes de la sénescence et de la mort, qui ne domine pas par conséquent la dialectique concrète de la réalité sur laquelle elle prétend

opérer et qu'elle prétend transfigurer ou transformer. Ces déformations de l'acte créateur poétique (on pourrait en citer d'autres) sont en fait des manifestations ou des résidus de la pensée bourgeoise qui a toujours séparé le rationnel du sensible et s'est trouvée, de ce fait, incapable de saisir le sens dynamique de l'histoire et des forces sociales qui l'avancent et la construisent.

L'acte poétique est un acte totalisant.

Il n'est pas méditation sur le réel; un ensemble de moments, d'instantanés, de faits volés au réel. C'est un réel nouveau qui se construit à partir d'une destruction et en fonction d'un projet.

Et cette reconstruction ne peut pas s'effectuer en dehors, au-dessus, à côté des réalités. Elle est au contraire un organe même de la réalité nouvelle en construction. Elle dépend impérieusement d'une plongée corps et âme dans le corps vivant du peuple. Elle dépend en fin de compte de l'option et de la pratique révolutionnaires. Aussi, la poésie aura pour tâche de redécouvrir, par ses moyens propres, la dialectique concrète de la pensée, de l'histoire et des forces sociales.

Et la poésie est certainement une des activités créatrices les plus proches et les plus capables de cette saisie et de cette démarche. Ceci, elle l'a prouvé non seulement dans notre propre histoire, mais dans l'histoire des luttes de bien des peuples. Il n'y a qu'à voir l'affirmation de plus en plus nette de la poésie palestinienne de combat pour s'en convaincre.

Je dois dire, en ce qui me concerne, que cette investigation est ma préoccupation fondamentale, l'axe à partir duquel se déterminent le mouvement et les directives de mon travail de création.

Mais, loin d'être une option théorique préétablie, elle s'est révélée et s'est imposée à moi progressivement, au fur et à mesure que ma réflexion et ma création se liaient davantage à ma pratique militante.

Sans la compréhension de ces exigences premières et essentielles, je ne vois pas comment expliquer la courbe de progression de mon travail.

J'ai parlé de Mort et de Genèse. Je ne voudrais pas trop m'attarder à expliciter ce que j'entends par là. En tant que témoins, en tant qu'acteurs de notre réalité, nous savons tous ce qui meurt en nous et autour de nous, ce qui naît et croît en nous et autour de nous, bref, ce que nos peuples sont en train de condamner à mort et ce qu'ils sont en train de promouvoir à la vie, à cette genèse, dont le fruit à l'avant-goût extraordinaire sera l'homme arabe nouveau, maître et acteur de son histoire.

J'ai indiqué la nature du mouvement, laissant pour des développements ultérieurs la précision de sa matérialisation en symboles, structures, prévisions, mots d'ordre.

Je voudrais plutôt cerner davantage le fonctionnement de ce mouvement s'agissant de phénomènes plus rarement décrits par nous autres poètes, mais qui me semblent essentiels pour une saisie plus directe de la spécificité de la création poétique elle-même.

La naissance d'un poème est d'abord pour moi le moment d'étourdissement qui suit une collision. Une collision brutale, avec coups et blessures, sang, sécrétions, cri, courses, piétinements, mais aussi étincelles, visions chevauchant l'espace-temps. En ce sens, la poésie est primordialement une extraordinaire libération d'énergie. C'est un acte de fission intellectuel et organique qui dilate et prolonge les facultés vers une saisie monumentale du réel dans son mouvement illimité.

Elle est ainsi, et défiant la menace mortelle pesant sur elle, la proclamation de la suprématie de la vie, la démonstration de l'indestructibilité de l'incroyable potentiel énergétique de l'homme.

Après la collision, la fission, la libération de l'espace de la vie, de la création, c'est le grondement même de cette vie qui s'élève, se ramasse, s'épaissit, se propulse, essayant toutes les issues possibles, tentant de défoncer le corps et le cerveau à la recherche de son cours normal, l'issue vers le dialogue et la communication hautement humains. Le corps devient alors comme un épicycle, un cratère, qui communique à toutes les facultés, y compris celle qui exécute le poème, ses secousses répétées, qui répand sur la page blanche ses coulées volcaniques.

Mais le corps, à ce moment-là, n'est plus l'organisme chétif et rétréci du poète-exécutant. La fission qui s'est opérée en a fait une centrale branchée sur les douleurs et les espoirs partagés, un corps et un intellectuel collectifs, broyant sur son passage l'inertie et la mort et déblayant l'espace d'une nouvelle genèse.

La poésie est ainsi à la fois un acte de suprême hérésie et, en même temps, un facteur d'accélération du futur.

Un acte d'hérésie, parce qu'elle est destructrice grâce à sa force de fission de tout ce qui prolonge la mort: ses schémas caducs de la connaissance, de la morale, de l'amour, de la langue. Ses échafaudages de l'aliénation et de l'exploitation de l'homme.

Un facteur d'accélération du futur, en ce sens qu'en contribuant à rendre insupportable l'inhumain, en démontant ses mécanismes, elle donne l'avant-goût irrésistible du vivable, de la création libre de la vie. C'est en ce sens qu'elle est un des

termes (et non des moindres) du défi que l'homme oppose aux forces aveugles de destruction, ainsi que du combat de l'humanité dominée et exploitée pour la réalisation de l'homme total.

C'est pour cela que je terminerai mon intervention sur une prévision et sur un appel.

J'imagine l'avenir où notre planète regorgerait de milliards d'hommes ayant retrouvé enfin leur fonction de créateurs, leurs fonctions de poètes. Des milliards d'hommes s'éloignant du cauchemar de l'exploitation, de l'aliénation, de la déculturation, de la sous-alimentation, de l'esclavage enfin.

L'homme rendu à sa mission de bâtisseur et d'explorateur, l'homme à la conquête de sa totalité.

Debout, en ce siècle de Barbarie, j'imagine cette grande humanité travailleuse et missionnaire.

Je me retourne et voilà que je la vois déjà, en ce siècle de luttes décisives, avançant dans les rizières bombardées, dans les maquis douloureux au nom du Combattant héroïque, dans la rocaïlle et les monts de notre Palestine, dans les rues de Harlem, dans les jungles et steppes d'Afrique, mais aussi dans les artères de Casablanca, du Caire et de Beyrouth. Je vois déjà la grande marche de cette humanité en train d'accomplir l'acte poétique par excellence.

Mais, chaque fois qu'un de ces hommes tombe sous les balles de l'ennemi, chaque fois qu'un de ces hommes succombe dans sa cellule sous la torture, c'est aussi un poète qui meurt.

La poésie est aujourd'hui au cœur de la tragédie de l'homme et de son immense espoir.

Sachons-le tout de suite: tant que notre espèce se défendra contre le chantage nucléaire, contre la menace de robotisation, contre le massacre organisé de hauts cerveaux électroniques et dont les peuples exploités et combattants sont les quotidiennes et innombrables victimes, la poésie, la parole humaines survivront.

Le fusil du guerillero vietnamien, angolais, arabe, est aujourd'hui le symbole du défi que l'homme oppose aux tentatives d'anéantissement de sa mission sur terre.

Sachons-le tout de suite: tant que ce fusil sera haut levé, la flamme rouge de l'homme total ne fera que grandir et s'affirmer.

Sachons-le tout de suite: ce fusil est aussi le seul garant de la poésie humaine, de la parole de l'homme.

C'est dire combien notre destin de poètes est lié aux causes et à la lutte des peuples révolutionnaires.

La révolution défend et sauvegarde la poésie.

Sans la révolution, sans le triomphe de la révolution, la poésie mourra, la parole humaine s'éteindra.

Une poésie qui n'épouse pas la cause révolutionnaire des peuples combattants est fondamentalement une opération de suicide. Non seulement elle creuse sa propre tombe, mais elle contribue, objectivement, aux côtés des forces impérialistes de destruction, à la répression, puis à l'exécution de la parole, du souffle humains.

La poésie qui n'est pas partie prenante de cette cause, qui ne se porte pas sur les premières lignes du front de bataille, est une opération de sape de la longue marche de l'homme vers un accomplissement total.

Je pense qu'aujourd'hui, la poésie arabe a toutes les chances d'être au niveau de ces exigences. Elle regorge depuis des années d'appels à une plus grande vie. Elle a déjà produit des œuvres où nous nous reconnaissons et où nous reconnaissons le mouvement spécifique et la direction qui animent l'histoire de notre nation.

Il nous reste peut-être, en tant que poètes arabes, à compter davantage sur nos propres forces, à perdre l'habitude de nous tourner vers l'Occident pour chercher dans son regard un quelconque jugement ou une quelconque approbation. Il nous reste peut-être à joindre la parole à l'acte avec moins de tapage et plus d'humilité.

Je ne finirai pas sans exprimer une douloureuse constatation: l'absence parmi nous de Mahmud Darwich, Samih Al Qassim, Tawfiq Az-Zayad et Fadwa Touqan. Cette absence est la manifestation matérielle et aiguë de l'agression culturelle et politique que subissent nos peuples, mais je la ressens aussi comme un symbole, comme une indication qui devrait nous guider en permanence dans la définition des véritables ennemis de la vie et du soleil, les industriels de la mort, mais aussi dans la précision des voies de la lutte, de la création, de cette genèse proche de l'homme arabe nouveau.

Rabat, novembre 1970.

58

NOS PROCHAINS SOMMAIRES :

SOUFFLES N° 22

- coopération et impérialisme
- présence culturelle impérialiste au Maroc
- culture et action révolutionnaire

SOUFFLES N° 23

Dossier : le problème agraire au Maroc

SOUFFLES N° 24

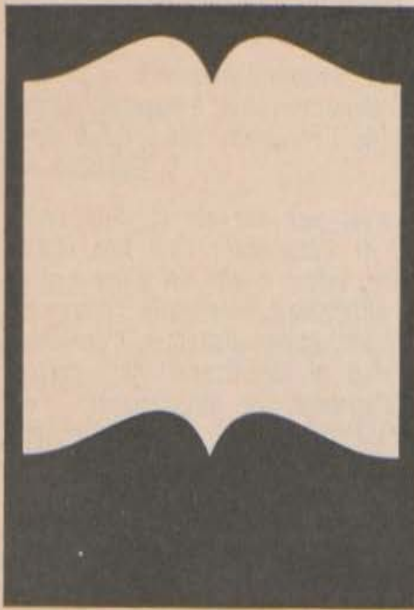
Palestine-Vietnam : un seul combat

ainsi que nos rubriques permanentes : Luttés ouvrières, Action idéologique, Nation arabe, Souffles-Arts, Souffles-Littéraires, Bibliothèque-Souffles.

SOUTENEZ SOUFFLES.

ABONNEZ-VOUS. FAITES ABONNER VOS AMIS.

AIDEZ A SA DIFFUSION.



bibliothèque souffles

karel kosik :

((la dialectique du concret)) (1)

Contribution à une Philosophie de la praxis

Disons-le tout de suite : « la Dialectique du concret » est un livre remarquable. C'est une réflexion très poussée et très solide sur les problèmes que soulèvent les différentes méthodes pour connaître le réel et les systèmes philosophiques qu'elles sous-tendent. Dès les premières pages, l'intention de Kosik est révélée : dénoncer les derniers barrages que la philosophie idéaliste et les philosophies du pseudo-concret veulent dresser au matérialisme dialectique.

Kosik commence par nous proposer une définition de la philosophie : « ...On peut définir la philosophie comme l'effort systématique et critique, qui tend à appréhender la chose elle-même, à dégager la structure des choses et à découvrir l'essence de la réalité. »

Il s'agit d'une philosophie de la praxis, philosophie dont le sujet est l'homme, non pas en tant que tête pensante qui conçoit la réalité de manière spéculative, mais l'homme en tant qu'être histo-

rique, situé et engagé, c'est-à-dire déterminé par ses conditions matérielles d'existence qui définissent les rapports qu'il entretient avec les autres hommes. Cette philosophie de la praxis implique une méthode d'analyse et de connaissance que Kosik appelle la dialectique du concret. En effet, la dialectique est la pensée critique qui a pour objectif d'abolir « l'apparente autonomie du monde du quotidien trafic immédiat » ; cette démarche est celle qui pousse le monde réel à se dévoiler sous le monde de l'apparence ; ce qui permet au mouvement interne de la réalité d'émerger du mouvement purement apparent. Il s'agit pour la pensée dialectique de dénoncer en un premier temps, le monde du pseudo-concret — monde des idées et de l'apparence — ; ensuite, découvrir le monde de la réalité concrète qui est par essence devenir. Car pour la dialectique, « il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré ; elle montre la caducité de toutes choses et en toutes choses, et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire ». (Friedrich Engels : « Ludwig Feuerbach »).

Le devenir est celui de la vérité, celui de l'individu qui est appelé à participer à la création quotidienne de la réalité. La culture fait partie de cette réalité. Elle dépend de la création de chaque individu. En effet, souligne Kosik, « chaque individu doit se forger sa culture et vivre sa propre vie d'une manière personnelle et sans procuration possible » (p. 17) (2). Autrement, c'est l'aliénation. Or la reconnaissance, c'est-à-dire la reproduction intellectuelle et rationnelle de la réalité, n'est pas contemplation : « l'homme ne comprend la réalité que pour autant qu'il la façonne » (p. 19). La façonner veut dire agir sur elle.

L'illusoire et l'inauthentique

L'aliénation prend plusieurs formes, et c'est dans le quotidien qu'elle évolue et se manifeste. Or c'est ce quotidien que l'homme est appelé à transformer, et non point le « fétichiser », c'est-à-dire se

(2) Il ne faut surtout pas voir ici une apologie de l'individualisme. Il ne s'agit pas de l'unité psychologique en tant que valeur, mais il s'agit bien plutôt de l'individu historique et social engagé dans le devenir de la vérité et la création de la réalité humaine. Il entretient avec la totalité concrète un rapport dialectique constant. L'aliénation est perte de ce lien. A partir du moment où la réalité se fait en dehors et en l'absence de l'être historique et social, il y a détournement et mystification du devenir, et l'on aboutit à une fausse totalité, celle qu'on trouve fétichisée dans le quotidien.

(1) Editions Maspéro, 1970. Col. Bibliothèque socialiste.

projeter dans le futur en anticipant ce qui n'est pas encore et en s'installant dans l'illusoire et l'inauthentique. Cette aliénation orchestrée par des moyens de plus en plus divers et séduisants se reflète dans la conscience de l'individu soit comme position acritique, soit comme sentiment de l'absurde. En fait, c'est ce que la philosophie idéaliste n'a cessé de provoquer. Ainsi, note Kosik « La terminologie de la philosophie existentialiste est une transcription idéaliste et romantique, c'est-à-dire dissimulatrice et dramatisante, des concepts révolutionnaires et matérialistes » (page 58). De même, pour une tendance moderne à la mode, comme le structuralisme qui n'aborde jamais la société que de l'extérieur « comme conditionnalité sociale ». Alors que pour le matérialisme dialectique, ce que Kosik appelle « totalité concrète », (c'est-à-dire un ensemble structuré en évolution et en création, qui est la réalité), est formé par la production sociale de l'homme, pour le structuralisme, cette totalité est saisie à travers l'interaction des structures qui possèdent, chacune, son autonomie. De ce fait, la réalité n'est pas vue sous l'angle d'un mouvement dialectique, tel que l'histoire le reproduit, mais sous forme de rapports entre les différentes structures. La réalité n'est pas saisie concrètement dans son authenticité et sa complexité: l'homme est absent de cette saisie; car, comme l'affirme Michel Foucault, dans « Les mots et les choses », « L'homme n'est pas le plus vieux problème, ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain... L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente et peut-être la fin prochaine », (page 398).

L'art/L'économie

C'est par rapport à la réalité que l'homme peut être défini, et cette réalité est celle-là même qui se retrouve dans ses conditions d'existence et ses rapports sociaux. La réalité, c'est ce qui englobe toute son activité: c'est aussi bien l'économie que l'art.

Quelle place aura la culture dans la totalité concrète?

Telle est la question qui se trouve posée à partir de la démarche même qui vise à connaître la réalité et à la transformer.

En effet, si nous évitons l'apparence et la spéculation, nous n'aboutirons pas à une séparation de la culture et de l'économie. Ainsi Kosik écrit page 82:

« La poésie n'est pas une réalité d'un ordre inférieur à celui de l'économie: c'est une réalité tout aussi humaine, même si elle est d'une espèce et d'une forme différentes, puisqu'elle correspond à des tâches et significations distinctes. L'économie n'engendre la poésie ni directement, ni indirectement, ni immédiatement, ni médiatement; c'est l'homme qui crée l'économie et la poésie comme produit de la praxis humaine ».

Dans une conception capitaliste qui obéit, avant toute chose, à des impératifs de profit et d'intérêt, la création artistique se trouve séparée intentionnellement des hommes. Elle est placée au-dessus des hommes. Elle se trouve fétichisée. L'art se trouve en marge de la production des hommes, rejeté vers d'autres frontières. On attend de l'homme un travail machinal et laid.

Dans la perspective dialectique, perspective nouvelle et humaine, il s'agit d'intégrer l'art — création de l'homme — au quotidien. La rupture voulue par la bourgeoisie et l'intérêt capitaliste vise une image mystifiée de l'homme créateur; or la vérité de la conscience sociale, conscience créatrice, se trouve dans l'être social et ses rapports avec ses conditions de vie. Cette création, inhérente à l'existence de l'homme, est celle de la réalité: « Il s'avère que l'homme est l'unique créature que nous connaissons à pouvoir créer la réalité. »

Ainsi toute œuvre d'art est l'expression en même temps que la création de la réalité. L'œuvre d'art dévoile une réalité que l'homme connaît déjà, mais pas suffisamment. Elle exprime le monde dans la mesure où elle le crée. Dans l'œuvre d'art, la réalité parle et interroge l'homme. S'il ne s'y reconnaît pas, c'est qu'il est encore sous l'emprise d'une aliénation ou d'une mystification.

Pour Kosik, l'homme dispose de deux moyens pour connaître la réalité humaine en tant que totalité: la philosophie et l'art. L'art est à la fois démystificateur et révolutionnaire car il conduit l'homme à la vérité qu'il n'a pas pu dévoiler, comme la philosophie dévoile la vérité de l'histoire: l'humanité y est placée en face de sa réalité propre.

tahar benjelloun

la poésie palestinienne de combat

Dans cette courte notice rappelant la récente publication de l'anthologie de la poésie palestinienne de combat⁽¹⁾, je ne répèterai pas ce que j'ai déjà écrit dans la longue analyse de cette production. Beaucoup de nos lecteurs ont dû certainement en avoir connaissance.

J'aimerais tout simplement insister sur deux points que cette poésie palestinienne ne cessera pas avant longtemps de soulever.

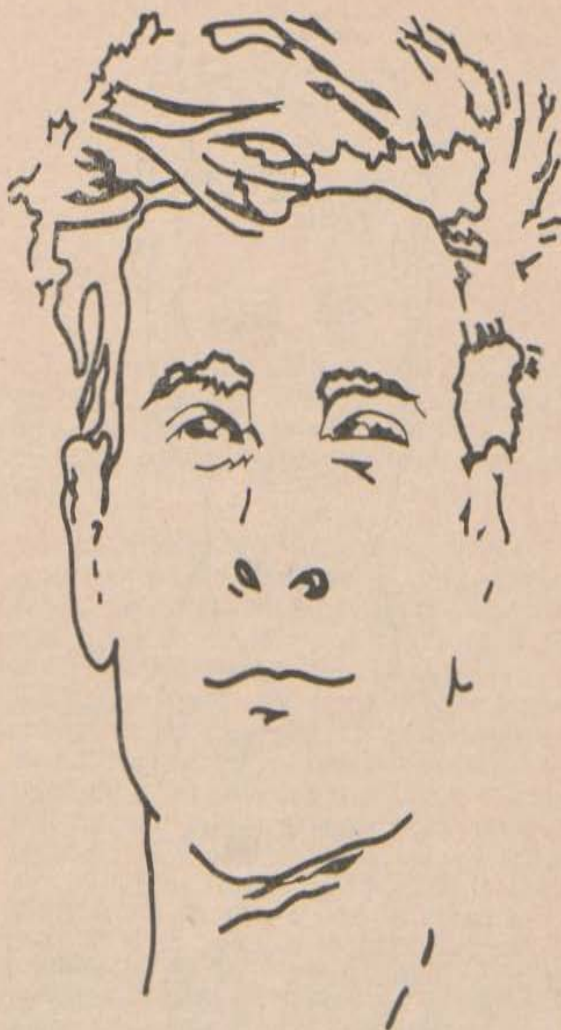
Ayant participé en décembre dernier à la « Première Rencontre des poètes arabes », j'ai suivi avec une attention particulière les débats qui ont eu lieu autour de ce problème.

Il faut dire qu'à cette rencontre, l'appréciation de la poésie palestinienne de combat avait sensiblement évolué par rapport à ce qui avait été dit et écrit à ce sujet dans la presse et les revues du Proche-Orient arabe.

Cette évolution serait-elle due aux circonstances quelque peu solennelles de la Rencontre, au fait que les débats étaient publics ? Je ne sais. En tout cas, pour la première fois, j'ai pu constater une quasi-unanimité autour de l'apport décisif de la poésie palestinienne à la poésie arabe et à la poésie révolutionnaire d'une manière générale.

Les critiques souvent formulées auparavant quant au niveau esthétique de cette production ont été violemment écartées. En définitive, la poésie palestinienne acquerrait enfin un statut d'égalité et formait de plein droit une province de la poésie arabe.

(1) En co-édition : Editions Atlantes, Casablanca — Editions P.J. Oswald, Honfleur, France. 1970. 156 p. 10 DH.



mahmud darwich

61

Le point faible essentiel, à mon avis, fut l'attitude paternaliste dont les poètes participant à ce débat entouraient cette cérémonie de couronnement.

Un diplôme de mérite était donc délivré à cette poésie, vu l'évolution sérieuse de ses plus importants représentants, compte tenu des efforts qu'ils ont déployé pour rejoindre les normes actuelles de la poésie arabe « moderne ».

Ce qui n'a pas été perçu, et qui me semble capital, c'est le caractère *subversif* de la poésie palestinienne de combat. Et quand je dis subversif, ce n'est pas tant du point de vue politique national, à savoir le danger que cette production représente pour le colonialisme sioniste, pour sa stratégie « d'assimilation nationale et culturelle » du peuple palestinien. Ceci est entendu et je crois l'avoir assez explicité dans mon analyse.



samih al qassim

62

La subversion dont je parle est une subversion à l'intérieur même de la poésie, de la littérature et de la culture arabes. C'est une subversion à l'intérieur de ces normes considérées aujourd'hui, par les représentants les plus brillants et attirés de la poésie arabe, comme étant essentielles pour garantir à notre production poétique le niveau requis, la modernité, la profondeur et les exigences qui doivent marquer, selon eux, la véritable poésie.

Il me semble ainsi que, dans la tentative de dépassement de la création académique et des débats académiques, beaucoup de nos poètes retombent dans un nouvel académisme qui ne fait que nous éloigner davantage du vrai débat : à savoir comment la poésie peut occuper pleinement sa propre tranchée dans le front général de lutte contre les multiples ennemis des peuples arabes. Comment la poésie arrivera, non pas à se transformer elle-même et à se dépasser en tant que forme d'expression en mouvement, non pas uniquement à transformer le poète et à guider étroitement sa réflexion et sa pratique, mais comment elle peut influencer le

cours de la lutte globale, à l'échelle d'un peuple. Voilà un problème qui nous est posé, à nous poètes arabes : la poésie palestinienne ayant contribué largement à nous le rendre plus clair, plus concret.

Un deuxième point soulevé par cette production, et qui n'a pratiquement pas été perçu au cours de ces débats, se rapporte à une autre transformation que peut opérer la poésie et qui porte sur la langue d'abord et plus généralement sur la culture d'un peuple.

L'exemple de la poésie palestinienne de combat est là pour nous montrer que la poésie est capable de capter le mouvement d'une langue et d'une culture nationales, pour en devenir une véritable source d'énergie, une force organisatrice accélérant ainsi le rythme de leur libération, de leur popularisation, de leur révolutionnarisation.

Les poètes palestiniens, en revalorisant le patrimoine le plus dynamique de la culture du peuple, en le raccordant au dictionnaire nouveau créé par la résistance du peuple et de son avant-garde révolutionnaire, ont réussi à fixer en témoignages denses cette épopée de la renaissance nationale palestinienne et à lui donner culturellement une nouvelle et très forte impulsion.

Ceci révèle le pouvoir qu'une poésie révolutionnaire peut avoir sur le cours de transformation de la sensibilité, de la langue et de la culture d'un peuple.

Je dois rappeler, avant de terminer, combien cette poésie évolue vite. Le travail que j'avais terminé il y a moins d'un an me semble déjà dépassé⁽²⁾. L'explosion créatrice que connaît la poésie palestinienne ne peut nullement étonner. Elle est sans aucun doute le reflet fidèle de cette accélération de l'histoire arabe qu'opère quotidiennement la révolution palestinienne.

a. laâbi

(2) J'espère pouvoir bientôt mettre au point une seconde édition de cette anthologie, complétée et mise à jour.

Montjoie Palestine ou l'an dernier à Jérusalem de Nouredine Aba ⁽¹⁾

Montjoie Palestine, publié par l'éditeur P.J. Oswald (Honfleur, 1970), dans sa collection « Théâtre Africain », est avant tout un long poème, un grand poème. Il me fait penser, par certains aspects, aux textes essentiels de la période authentique de la négritude, à ces poèmes-manifestes dont le plus célèbre reste, à juste titre, « Le cahier d'un retour au pays natal », d'Aimé Césaire.

Parmi les œuvres littéraires inspirées dans le monde arabe par la Guerre des six jours, le poème dramatique de Nouredine Aba a certainement une dimension et des qualités particulières. Il faut dire que dans cette production (communément appelée « littérature de la Défaite » : Adab Annaksah), excepté quelques rares œuvres de qualité, on trouve un foisonnement d'oraisons funèbres et de plats exercices de commande dont certains frisent l'opportunisme le plus scandaleux.

Dans Montjoie Palestine, le retentissement de la Guerre de Juin 1967 déborde immédiatement l'expression subjective du traumatisme individuel ou collectif. Le poète a réussi d'emblée à situer cette tragique épreuve dans son contexte réel, à savoir la longue marche des peuples palestinien et arabes. La littérature maghrébine s'enrichit ainsi d'une œuvre qui dépasse le cadre socio-politique habituel auquel s'en tient la plus grande partie de notre production.

La littérature arabe s'enrichit aussi d'une œuvre qui, malgré certaines références culturelles plutôt occidentales, embrasse un champ de vision et de perception particulièrement large, directement universel.

Montjoie Palestine s'adresse aussi (d'abord?) à la conscience occidentale. Non pas celle complice de l'Agresseur, mais celle qui compte pour les forces progressistes arabes, celle qui, débarrassée de ses propres traumatismes et aliénations, découvre la légitimité et l'importance de la lutte des peuples arabes et à leur avant-garde le peuple révolutionnaire de Palestine, celle qui autour d'elle, commence à endiguer le flot antisémite et anti-arabe, celle qui mêle sa voix à celle de Nouredine Aba pour réclamer le juste procès des crimes de « L'an dernier à Jérusalem » pour « L'an prochain à Nuremberg ».

Montjoie Palestine est enfin une œuvre de la fraternité. La haine qu'aurait aimé développer l'ennemi sioniste dans le cœur des peuples arabes ne prendra pas. Les forces d'avant-garde arabes sont là pour tenir en échec toutes les mystifications et pour clarifier les voies d'un dialogue hautement révolutionnaire entre tous les fils de cette terre de Palestine, qui, une fois désionisée et démocratique, leur permettra d'enterrer définitivement le spectre de la discrimination et de construire l'homme nouveau.

a. l.

(1) Nouredine Aba est né en 1921 à Sétif (Algérie). Journaliste de son métier. Il a publié cinq recueils de poèmes (dont « La Toussaint des énigmes » aux éditions Présence africaine) et plusieurs pièces de théâtre. Vit actuellement en France.

jean baubérot

le tort d'exister

- des juifs aux palestiniens -

(éditions Ducros)

Écrit dans un genre littéraire original, qui mêle à la fois l'analyse d'éléments théoriques et le récit d'une démarche personnelle, *Le Tort d'exister* comporte trois thèmes principaux :

Une comparaison entre sionisme et chrétienté :

Ces deux systèmes cherchent à instituer une société close, unifiée idéologiquement et comprenant forcément des rejetés : les juifs d'un côté, les Arabes palestiniens de l'autre. Le fondement de l'antisémitisme chrétien était le mythe du « peuple déicide », la base du racisme antiarabe sioniste est de considérer tous les Arabes qui n'acceptent pas la spoliation du peuple palestinien comme coupables d'intention de « génocide » vis-à-vis des juifs. Et de même que le christianisme se durcissait constamment contre son enracinement juif et l'attrance persistante du judaïsme pour certains de ses adeptes, de même Israël est acculé, de par sa logique propre, à des mesures discriminatoires pour se défendre contre le danger de « levantinisation ».

Une étude du sionisme comme normalisation du peuple juif :

Les juifs d'origine européenne, tout en étant des Occidentaux, avaient acquis historiquement (du fait de la richesse de leur culture et de leur situation de minorité persécutée) une certaine « marginalité » qui les rendait relativement critiques vis-à-vis des structures oppressives de l'Occident et les conduisait souvent à militer dans des organisations révolutionnaires. Le sionisme se veut un mouvement de « normalisation » des juifs. Il s'agit de constituer, en Israël, un pays « comme les autres », d'acquérir « comme tous les pays l'ont fait au cours de leur histoire sa stature dans le sang ». Mais que peut signifier « être normal »

dans une société de classe et dans un monde dominé par l'impérialisme ? Les gens considérés comme normaux vivent en fait sur l'oppression d'autrui, les critères de la normalité sont donnés par l'idéologie dominante bourgeoise et occidentale. La normalisation sioniste n'est-elle pas donc l'aliénation complète, la « fin du peuple juif » et d'une certaine « sensibilité juive » ? Juifs ou non-juifs, ne faut-il pas, pour exister réellement, se battre contre la normalité ?

Une analyse de la révolution palestinienne comme mise en question de la « civilisation occidentale et chrétienne » :

La lutte des Palestiniens est un combat anti-colonialiste et anti-impérialiste. En cela, il ressemble aux luttes des peuples d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie du Sud-Est. Mais les Palestiniens doivent aussi vaincre une mystification idéologique sans précédent car, par l'idéologie sioniste, l'antisémitisme se perpétue, sacralisant les juifs et considérant les peuples arabes à travers des stéréotypes racistes. La résistance palestinienne met en question non seulement des intérêts fondamentaux, la bonne marche de l'exploitation capitaliste dans le monde, mais aussi les schèmes mentaux et affectifs de la classe sociale des intellectuels, et spécialement des intellectuels de gauche. Pour un jeune étudiant occidental, promouvoir une solidarité réelle avec le peuple palestinien ne signifie pas scander des slogans mais plutôt tenter de vaincre toutes les structures impérialistes — et notamment tous les schèmes culturels et idéologiques — qui constituent les valeurs de la civilisation occidentale et chrétienne. Le « meurtre de Dieu » nietzschéen et la « révolution culturelle prolétarienne » maoïste sont tous les deux présents dans cette visée.

Les Palestiniens, comme hier les juifs, ont le tort de vouloir exister. Si l'ensemble des structures impérialistes qui constituent l'Occident ne sont pas vaincues, ce sont tous ceux qui voudront réellement vivre et ne pas être soumis à la paupérisation affective, intellectuelle, politique, sexuelle, culturelle amenée par l'« american way of life » qui, dès demain, auront — eux aussi — tort d'exister.



ÉDITIONS
ATLANTES

B. P. 937 - CASABLANCA

Créée il y a bientôt 2 ans, la maison d'édition ATLANTES s'efforce d'apporter sa contribution à la solution du problème de l'édition au Maroc et au Maghreb.

ATLANTES n'est pas une maison d'édition commerciale. Elle est une association de producteurs dont le but essentiel est d'aider à la diffusion de la création et de la pensée maghrébines avec les modestes moyens dont elle dispose.

ATLANTES est ouverte à tous : écrivains, artistes, essayistes.

Le choix de son comité de lecture est dicté par la seule qualité des ouvrages qui lui sont confiés.

ATLANTES édite aussi bien en langue arabe qu'en langue française.

ATLANTES, UNE MAISON D'ÉDITION NATIONALE AU SERVICE
DE LA CULTURE MAGHREBINE

Les manuscrits doivent être envoyés en 3 exemplaires à l'adresse des Editions ATLANTES : B.P. 937. Casablanca.

PUBLICATIONS D'ATLANTES

Abdellatif Laâbi : « L'œil et la Nuit » (roman) 136 p. 7,50 DH. Décembre 1969

Tahar Benjelloun : « Hommes sous linceul de silence » 70 p. 5 DH. Janvier 1971

Abdellatif Laâbi : « La poésie palestinienne de combat » 160 p. 10 DH. Décembre 1970

en co-édition avec P.J. Oswald éditeur. France. Collection « La poésie des pays arabes »

Ahmed Madini : « La violence dans le cerveau » (nouvelles en langue arabe) 208 p. 5 DH. Janvier 1971

en vente au Maroc dans toutes les librairies. Pour toutes commandes s'adresser aux Editions ATLANTES B.P. 937. Casablanca.

Lisez

AFRICASIA

Le Journal du Tiers - Monde :

Asie – Monde Arabe

Afrique – Las Americas

Administration - Rédaction :

68, Av. des Champs Elysées - Paris 8

ABONNEMENTS :

Maroc : adresser chèques bancaires et mandats postaux au compte d'Africasia
80-4559-4 B.M.C.E. Casablanca

Algérie : SNED - 3, Bd Zirout Youssef -
Alger

Tunisie : STD - 5, Rue de Carthage - Tunis

CASA DE LAS AMERICAS

**revue bimestrielle cubaine
littéraire
culturelle
artistique**

G Y Tercera, Vedado,
La Habana - CUBA

Directeur

Roberto Fernandez Retamar

ABONNEMENTS

(4/6 numéros). Préciser par quel numéro vous désirez débiter votre abonnement

Nom
Prénom
Adresse
Pays

TARIFS

ABONNEMENT DE SOUTIEN à partir de 50 DH

Abonnement ordinaire :

Maroc	20 DH
Monde arabe	25 DH
Afrique et Europe	30 DH
Amérique et autres	50 DH

(acheminement par voie aérienne)

Somme que je verse à votre CCP : SOUFFLES, Rabat 989 79, ou que je vous adresse par mandat-poste ou chèque bancaire à l'ordre de SOUFFLES, 4, Avenue Pasteur, Rabat, Maroc

Abonnements en Algérie : S'adresser à la S.N.E.D., 3, Bd Zirout Youcef, Alger.

en Tunisie : S'adresser à la S.T.D., 5, Av. de Carthage, Tunis.

Autres pays : S'adresser à l'Organisme de Distribution National ou à une grande librairie qui fera suivre.

Toute demande de specimen doit être accompagnée d'un coupon-réponse international d'une valeur de 5 DH (5 FF) pour le Maghreb. Hors Maghreb: 10 DH (10 FF).

SOUTENEZ SOUFFLES

ABONNEZ-VOUS



ستوديو 400

**STUDIO
400**

mohamed chebâa
de:crateur
400 bd mohammed V
casablanca
tél. : 430-60

bureau
d'études

architecture intérieure

intégration plastique

design

éclairage

meublier

maquettes relief architecture

stands d'exposition

enseignes

personnalisation graphique des sociétés

mise en page et réalisation graphiques

Un gout... pas comme les autres...

Koutoubia Superlong

Cigarettes de luxe

photo g. borghesan

atlas publicité

